

LA PETITE
BOHÉMIENNE,

MÉLODRAME COMIQUE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE, IMITÉ DE *Kotzbüe* ;

PAR M. CAIGNIEZ ;

Musique de MM. AMÉDÉE et RENAT ; Ballets de M. MILLOT ;

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 7 Novembre 1816.*



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Theatre
Français, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Ménilmartre, n°. 4.

1816.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

LAZARILA , petite bohémienne . . .	Mlle. <i>Éléonore.</i>
D. RANUCIO ZAPADOR , grand d'Espagne	M. <i>Waisse.</i>
INÈS , pupille de Zapador.	Mlle. <i>Adèle.</i>
LE DUC D'ALZIRAS , vice-roi d'Es- pagne	M. <i>Frénoy.</i>
D. SÉBASTIEN ALVAREÈS , ami du vice-roi	M. <i>Villeneuve.</i>
D. FERDINAND , fils du vice-roi. . .	M. <i>Grévin.</i>
D. ANTONIO ALVAREÈS , neveu de D. Sébastien	M. <i>Adolphe.</i>
BARBARA , vieille duègne	Mad. <i>Frénoy.</i>
GAVACO , geolier , mari de Barbara.	M. <i>Klein.</i>
PÉDRILLE , vieux serviteur , attaché à D. Ferdinand	M. <i>Boisselot.</i>
Un Domestique de Zapador.	
Dames et Seigneurs.	
Pages.	
Officiers.	
Gardes.	
Villageois.	
Bohémiens et Bohémiennes.	



*La scène est aux environs de Tolède, dans le château
de Zapador, sous le règne de Charles-Quint.*

LA PETITE BOHÉMIENNE

Mélodrame en trois Actes.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une campagne agréable , devant un château , dont on aperçoit une partie dans le fond , sur la gauche du spectateur , avec un pont-levis entre deux tourelles ; il est baissé ; depuis ce pont jusq'à l'avant-scène , règne un mur surmonté de créneaux ; dans le massif de ce mur on remarque une fausse porte anciennement maçonnée. Tout le fond est occupé par une montagne , au haut de laquelle on aperçoit à droite quelques maisons d'un village. A droite aussi , sur la devant , est l'entrée d'une grotte avec un banc de pierre.

SCENE PREMIERE.

LAZARILA , Troupe de Bohémiens.

(Au lever du rideau , on aperçoit , sur la montagne , Lazarila qui appelle ses camarades. Elle tient un tambour de basque. Son vêtement , qui a quelque chose de fantasque , est en même tems léger , élégant et de bon goût. Les autres Bohémiens sont vêtus misérablement. Ils sont chargés de paquets et d'ustenciles de ménage. Les femmes ont leurs enfans , dont elles portent les plus petits sur le dos , menant les autres par la main. Lazarila indique à la troupe le village qui est au haut de la montagne , puis elle les quitte en leur montrant le château où elle a dessein d'aller. Alors toute la troupe se dirige du côté du village , et Lazarila du côté opposé. Au moment où on les perd de vue , Ferdinand et Pédrille entrent en scène par le bas de la montagne , à droite.)

SCENE II.

FERDINAND , vêtu en ménestrel , une guitare sur le dos ;
PÉDRILLE.

FERDINAND , à Pédrille qui s'arrête dans le fond
Que fais-tu donc là , Pédrille ?

PÉDRILLE.

Pardou, seigneur, c'est que je considérais cette petite fille avec son tambourin et son accoutrement si singulier ; elle a un petit minois si éveillé, si gentil, si drôle...

FERDINAND.

Elle appartient sans doute à cette bande de Bohémiens, que nous venons de rencontrer. Mais parlons de ma chère Inès, c'est bien elle que j'ai aperçue tantôt, à l'une des croisées du château.

PÉDRILLE.

Informons-nous donc bien vite, mon cher maître, à qui appartient ce château, que nous trouvons ainsi à une demi-journée de Tolède. Sous ces vêtements qui nous déguisent, nous pouvons sans inconvénient rester un jour ou deux dans ce village ; vous, pour contempler les croisées du château, et moi, pauvre vieux serviteur, pour me refaire des fatigues que j'éprouve à vous suivre.

FERDINAND, qui n'a cessé de considérer le château.

Il faut que ce magnifique domaine appartienne à quelque grand seigneur.

PÉDRILLE.

Tant-mieux, car il serait fâcheux que l'amour eût si fort dérangé la tête de l'aimable Ferdinand d'Alziras, du fils du Vice-Roi d'Espagne, pour une fille d'une condition trop ordinaire.

FERDINAND.

N'admires-tu pas comme, dans ma disgrâce, le sort me favorise ? Forcé de m'éloigner du palais de mon père, pour aller errer en aventurier dans les montagnes de l'Andalousie, c'est dans ces lieux sauvages, que l'objet le plus adorable vient frapper mes yeux et m'enflammer de tous les feux de l'amour. Bientôt cette fille charmante cesse de s'offrir à ma vue, et c'est ici que je la retrouve. Ah ! mon cher Pédrille, je veux la revoir, m'assurer de ses sentimens, et si sa naissance est telle que je n'aie point à rougir d'unir ma destinée à la sienne, employer tous les moyens qui seront en mon pouvoir pour me réconcilier avec mon père..

PÉDRILLE.

Cela sera difficile, tant qu'il y aura là cette femme intrigante, qui le domine.

FERDINAND.

J'y réussirais sans peine si le respectable Alvarès, l'intime ami du Vice-roi, était de retour de l'Amérique, et voulait employer sa médiation.

PÉDRILLE.

Ne dit-on pas que D. Sébastien Alvarès est attendu incessamment.

FERDINAND.

Il y a un an que le bruit a couru qu'il venait de s'embarquer à la Vera-Cruz, pour revenir en Espagne ; mais son neveu Antonio, questionné dernièrement à ce sujet par quelqu'un de ma connaissance, n'a fait qu'une réponse vague, et qui n'indique pas que ce retour soit prochain.

PÉDRILLE.

On dit que ce D. Antonio est très-lié depuis quelque tems avec D. Ranucio Zapador, beau-frère du grand Inquisiteur.

FERDINAND.

Antonio serait lié avec l'ennemi de mon père, et de son oncle ? Ce Zapador est un fort méchant homme, que l'ambition dévore, et qu'aucun scrupule n'arrête pour la satisfaire. Il ne pardonnera jamais au duc d'Alziras, mon père, de l'avoir emporté sur lui, auprès de Charles-Quint, pour la dignité de Vice-Roi d'Espagne, à laquelle il prétendait avec l'appui du grand Inquisiteur. Mais laissons cela, Pédrille, et va voir dans ce village, si tu trouveras un gîte commode. Tu t'informerás en même tems de ce château et des maîtres qui l'habitent.

PÉDRILLE.

Vous ne venez donc pas avec moi ?

FERDINAND.

Non.

PÉDRILLE.

Mais vous n'avez pas encore déjeuné, mon cher maître..

FERDINAND.

Laisse-moi.

PÉDRILLE.

Allons. (*à lui-même en sortant.*) Les amoureux sont singuliers ! ils ne boivent ni ne mangent.

SCENE III.

FERDINAND, LAZARILA.

FERDINAND, seul d'abord.

Un charme me fixe à cette place, d'où j'aperçois la croisée où mon Inès a paru. (*Lazarila paraît dans le fond et écoute.*) Asséyons-nous, et pour qu'on ne me prenne que pour ce qu'annonce mon déguisement, amusons-nous à tirer de cet instrument des sons qui s'accordent avec les sentimens de mon cœur. (*Il s'assied, prélude un instant, s'arrête, soupire et reste absorbé dans ses réflexions.*)

LAZARILA, à part.

Son déguisement, a-t-il dit !... Eh ! mais n'est-ce pas ce jeune seigneur... eh ! oui, à Madrid, l'année dernière... pendant une fête... je l'ai remarqué sur le balcon du palais du Vice-Roi.

FERDINAND, recommençant à préluder et s'arrêtant encore.

Ah !

LAZARILA, Pimitant.

Ah ! je comprends, notre jeune homme est amoureux... Mais qui est-il ? il faut qu'il soit un grand seigneur, car c'est à lui que le Vice-Roi adressait plus souvent la parole.

FERDINAND.

Voyons ; tâchons de me rappeler cet air des montagnes, que des

pâtres chantaient au loin, le jour que, pour la première fois, j'ai rencontré ma charmante amie.

LAZARILA, à part.

Ah ! c'est dans les montagnes.

FERDINAND.

Puissent mes faibles sons parvenir à son oreille.

LAZARILA, à part.

Elle est dans ce château.

FERDINAND, continuant.

Et lui rappeler aussi ce jour où son Ferdinand s'est offert à ses yeux.

LAZARILA, à part.

Il se nomme Ferdinand.

(Ferdinand pince sur sa guitare un air des pâtres espagnols. Lazarila, dans le fond, accompagne l'air, en roulant doucement ses doigts sur son tambour de basque, et de manière à ne pas interrompre Ferdinand. Quand l'air est fini, Lazarila commence à chanter sur les mêmes notes.)

FERDINAND, se retournant.

/ Qu'entends-je ? — Eh ! c'est cette petite bohémienne. Continue, ma belle enfant.

LAZARILA.

Continue toi-même, beau ménestrel : allons accompagne-moi, si tu veux que je chante.

FERDINAND.

Très-volontiers.

(Lazarila chante et bat son tambour de basque, tandis que Ferdinand pince sa guitare)

Air du Pâtre dans la Nina de Paësiello.

Le doux printemps bientôt, dans nos campagnes,
Va rassembler les bergers d'alentour.
Déjà leurs voix aux échos des montagnes
Font répéter soupirs et chants d'amour.
Lise, c'est toi, qui, parmi tes compagnes,
Dois cette fois triompher à ton tour.
Ah ! Lise, viens, et qu'on dise en ce jour :
Lise est la fleur des filles des montagnes.

FERDINAND.

Bien, ma petite, tu viens de chanter un air qui me rappelle de doux souvenirs.

LAZARILA.

Je le sais, de doux souvenirs d'amour.

FERDINAND.

Qui te l'a dit ?

LAZARILA.

Mon art.

FERDINAND, souriant.

Ah ! pardon, mon erreur est excusable. Les diseuses de bonne aventure ont rarement cet âge et cette mine si friponne.

LAZARILA.

Monieur, c'est de ma science et non de ma mine qu'il s'agit.

FERDINAND.

Ah ! diable ! cette gravité doctorale a vraiment quelque chose d'imposant ; je suis tenté de croire. . . Qui es-tu ? comment te nommes-tu ?

LAZARILA.

Je me nomme Lazarila. J'ignore à qui je dois le jour. Une bohémienne m'a recueilli toute petite et m'a servi de mère. Il y a deux ans que je l'ai perdue, mais elle m'a laissé pour héritage les secrets de son art et d'excellens principes. « Sois sage, me disait-elle, tu peux un jour découvrir tes parens et une origine illustre. Conduis-toi donc de manière à ce qu'ils puissent te reconnaître sans rougir. » J'ai juré de n'oublier jamais cette leçon.

FERDINAND.

Très-bien, mon enfant, puisses-tu toujours penser de même. Mais qu'as-tu fait depuis que tu es privée de ta mère adoptive ?

LAZARILA.

J'ai parcouru diverses contrées, tantôt bien, tantôt mal ; aujourd'hui dans l'abondance, demain dans la misère : du reste toujours dansant, chantant, frappant mon tambourin, agitant mes castagnettes et disant la bonne aventure à tout venant, je reçois partout argent et bon accueil. Mais je ne suis point ingrate ; j'annonce au guerrier la victoire, à la jeune fille un amant fidèle, à la veuve un consolateur, à l'avocat force procès, au vieil avare la poule aux œufs d'or, enfin je distribue à la ronde santé, plaisirs, honneurs, richesses, châteaux en Espagne, et cent ans pour en jouir.

FERDINAND.

Je m'étonne que tu saches déjà si bien mettre à profit les folies des hommes. (*Lui donnant de l'argent.*) Mais, c'est assez ; prends ceci, pauvre petite, et laisse-moi.

LAZARILA, *lui saisissant la main.*

Permetts-moi donc de gagner l'argent que tu me donnes.

FERDINAND.

Va, je t'en dispense.

LAZARILA.

Soit, seigneur Ferdinand.

FERDINAND.

Qu'entends-je ? me connais-tu ?

LAZARILA.

Ne viens-je pas, seigneur, de regarder votre main ?

FERDINAND.

Pas de plaisanterie. Me connais-tu ?

LAZARILA.

Non. Mais je sais que vous vous nommez Ferdinand.

FERDINAND, *à part.*

Fort bien.

LAZARILA.

Je sais encore que vous êtes amoureux, et que c'est pour voir votre belle que vous venez ici sous ce déguisement.

FERDINAND.

Tu sais peut-être aussi que celle que j'aime...

LAZARILA.

Est dans ce château.

FERDINAND.

Et voilà tout, sans doute.

LAZARILA.

Pas encore. (*à part.*) Voyons si j'ai deviné. (*Haut.*) Celle qui vous a charmé ne se nomme-t-elle pas Inès ?

FERDINAND.

Précisément. Si tu pouvais me dire aussi qui elle est....

LAZARILA.

Quoi ! vous l'ignorez ? Eh mais c'est une riche et noble orpheline, qui est la pupille de D. Ranucio Zapador.

FERDINAND.

La pupille de D. Ranucio ! (*à part.*) Juste ciel ! l'ennemi de mon père !

LAZARILA.

Il n'y a que deux jours qu'elle est arrivée avec sa duègne Barbara. Je ne sais pas trop si un certain Antonio, qui vient d'arriver aussi, ne serait pas l'époux qu'on lui destine.

FERDINAND.

D. Antonio ! je suis perdu !

LAZARILA.

Pourquoi donc ? le mariage n'est pas fait. Êtes-vous aimé.

FERDINAND.

Je n'ose encore m'en flatter.

LAZARILA.

De la modestie ! c'est bien. Ecoutez, monsieur, je puis vous être utile ; mais il faut que je sache d'abord comment cet amour a pris naissance.

FERDINAND.

Eh bien, aimable enfant, voici mon aventure : Mon destin m'avait dernièrement conduit dans les montagnes de l'Andalousie. Un jour j'étais assis et rêveur sur le penchant d'un rocher, lorsque j'aperçus un agneau égaré, qui avait au cou un ruban couleur de rose. Je l'appelai en lui tendant une poignée de thim sauvage ; il vint à moi et se laissa caresser. Je levai les yeux, et je vis une jeune personne qui, timide comme l'agneau qu'elle cherchait, s'approchait en tremblant pour me prier de lui rendre son petit favori. A sa vue, je sentis aussitôt mon cœur battre et brûler d'amour. Je ne sais si j'avais produit la même impression sur elle, mais je la rencontrai les jours suivans au même endroit et toujours seule. Elle me dit seulement qu'elle s'appelait Inès, et que son tuteur l'avait envoyée toute petite sous la surveillance d'une duègne sévère, chez une vieille parente qui avait une maison isolée dans ces environs. Mon bonheur fut de courte durée,

me voyant plus paraître Inès, je quittai cette contrée et pris la route de Tolède. Je passais hier devant ce château, une croisée s'ouvrit, une tête charmante s'y montre un instant, et j'ai reconnu celle que j'aime.

LAZARILA.

Eh bien, seigneur, si vos vœux sur Inès sont honorables, je m'offre à vos servir.

FERDINAND.

Obtenir sa main comblerait tous mes vœux. Mais que peux-tu faire pour moi ?

LAZARILA.

Quand je ne saurais qu'écarter les obstacles qui vous empêchent de voir votre belle et de lui parler, ne m'auriez-vous pas déjà quelque obligation ?

FERDINAND.

Oh ! si tu pouvais me rendre ce service....

LAZARILA.

Plus que tout autre, peut-être. J'ai le talent de m'introduire partout et de parler à tout le monde sans qu'on s'en inquiète ; on me laisse aller et venir sans y faire attention, ou l'on ne me remarque que pour dire en badinant : « Ah ! c'est la petite bohémienne. »

FERDINAND.

C'est charmant ! je t'en prie, Lazarila, prête-moi ton secours, et tout ce que tu pourras exiger....

LAZARILA.

Ce n'est point l'intérêt qui me guide ; c'est par amitié que je vous oblige, et parce que mes intentions sont pures. Pour tout l'or du monde, je ne vous aiderais pas à faire quelque chose qui fut condamnable. Je vais rêver aux moyens de vous satisfaire ; laissez-moi seule, et revenez ici à la chute du jour, à l'heure où l'étoile du berger commence à poindre dans le ciel.

FERDINAND, *souriant.*

Fort bien. Précisément l'étoile du berger, n'est-ce pas ?

LAZARILA.

Sans doute. Cette étoile brillante a de tout temps indiqué l'heure de l'aurore. Eloignez-vous, de grace.

FERDINAND.

Allons, ma petite amie, pour ne pas troubler tes opérations magiques, je te laisse. (*à part.*) La pupille de Zapador ! de quel espoir puis-je encore me flatter ?

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LAZARILA *seule.*

J'aime ce brave jeune homme, et c'est de tout mon cœur que je

Bohémienne.

B

le servirai. Justement l'entrée du château sera libre aujourd'hui à tout le monde, en faveur de la fête que donne le seigneur Zapador pour célébrer le retour de sa pupille. J'ai vu tantôt Inès qui sortait du château avec sa duègne ; elles ne sont pas encore rentrées, attendons-les ici, je pourrai peut-être.... Eh ! mon Dieu ! ne vois-je pas remuer des pierres dans ce mur ? c'est à l'endroit où il paraît qu'il y avait jadis une porte ! (*Quelques pierres tombent de la maçonnerie de la fausse porte qui est dans le mur du château, et on en voit sortir un bras nud tenant un papier.*) Juste ciel ! ce bras... ce papier... c'est quelque infortuné sans doute qui voudrait faire connaître.... (*La main qui tient le papier le laisse tomber à terre et disparaît.*) Voyons, voyons bien vite. (*Elle ramasse le papier et commence à lire.*)

« Si le ciel permet que cet écrit soit recueilli par un ami de la justice et de l'humanité, je le supplie d'avoir pitié d'un malheureux vieillard. » *Elle court à l'endroit où le bras a paru, se lève sur la pointe des pieds pour y atteindre, et dit à voix basse :*) Qui que vous soyez, rassurez-vous ; votre billet est entre les mains de la petite Lazarila, qui se trouverait heureuse de vous être utile. (*Elle écoute un instant.*) Je crois qu'on a répondu par un accent plaintif !.... Je n'entends plus qu'un bruit sourd qui paraît s'éloigner. Continuons : (*Elle lit.*) « Je suis D. Sébastien Alvarès.... » (Oh ! oh ! serait-il parent de cet Antonio Alvarès qui est arrivé hier ici ?) « Je suis D. Sébastien Alvarès, l'ami le plus intime du duc d'Alziras, actuellement vice-roi d'Espagne. Il y avait douze ans que j'étais au Nouveau-Monde, où j'avais suivi Pizarre, lorsqu'un désir insurmontable de revoir ma patrie me détermine enfin à y revenir. Le vent m'est favorable, la traversée est heureuse et rapide, je débarque à Cadix, mais à peine ai-je touché la terre, que je suis arrêté au nom de la sainte inquisition et jeté dans un cachot. » (Ah ! mon Dieu !) J'y languissais depuis une an, lorsque dernièrement on m'a transféré de nuit dans une des tours du château de Zapador. » (C'est sûrement dans celle que j'aperçois là-bas. Mais achevons de lire :)

En dérangeant une pierre dans un coin de ma prison, j'ai découvert l'entrée d'un souterrain qui m'a d'abord flûté de l'espoir d'une évasion facile. Mais, hélas ! j'ai fait beaucoup de chemin sous la terre pour n'arriver qu'à une issue murée depuis long-temps. (L'infortuné !) « Être compâtissant qui trouverez cet écrit, allez à Tolède informer mon neveu D. Antonio Alvarès que son oncle, que son second père gémit dans les fers de son ennemi Zapador. » Et Antonio est lié avec Zapador ! comment se fait-il.... Oh ! oh ! cachons ceci. Le voilà justement, ce méchant Zapador, qui fait souffrir notre infortuné prisonnier. Un jeune homme l'accompagne ; c'est Antonio, sans doute. Il serait peut-être intéressant que je puisse les entendre. Cachons-nous dans cette grotte. (*Elle se glisse dans la grotte, et reparaît de temps en temps pour écouter.*)

SCENE V.

ZAPADOR, ANTONIO *sortant du château.*

ZAPADOR.

Prenons de ce côté, mon cher Antonio; dans cet endroit solitaire nous serons plus à l'abri des observateurs. Eh bien, mon ami, tu as vu mon Inès, comment la trouves-tu?

ANTONIO.

Adorable, seigneur Zapador.

ZAPADOR.

Tant mieux; car tu es l'époux que je lui destine.

ANTONIO.

Juste ciel! moi son époux! Je serais assez heureux...

ZAPADOR.

Oui, Antonio, je te prévien qu'ayant été élevée solitairement auprès d'une vieille parente dans les montagnes d'Andalousie, elle a contracté dans ces lieux sauvages une habitude d'indépendance qui, jusqu'à présent, ne paraît pas s'effrayer de ma sévérité. Elle est d'une ingénuité, d'une franchise qui t'étonneront peut-être.

ANTONIO.

Tant mieux. Si j'ai le bonheur de lui plaire....

ZAPADOR.

Elle te le dira sans détour.

ANTONIO.

Fort bien. Mais dans le cas contraire....

ZAPADOR.

Alors je saurai la soumettre à mon autorité. Mais il te faut la mériter. La main d'Inès doit être le prix d'un dévouement sans bornes à mes volontés et aux sages desseins de mon beau-frère le grand inquisiteur.

ANTONIO.

Vous savez, seigneur, quelle preuve de dévouement j'ai déjà donnée au grand inquisiteur et à vous.

ZAPADOR.

Oui, je sais qu'étouffant les scrupules de ta faible raison, tu nous a fourni les moyens d'enlever secrètement ton ciele D Sébastien Alvarès, à son retour d'Amérique. Mais c'est pour tes intérêts autant que pour ceux du saint office que tu as agi en cette occasion. Tu trouvais dangereux d'attendre, pour jouir de la fortune de ton oncle, l'époque incertaine où tu pouvais en hériter. Tu craignais, non sans quelque raison, peut-être, qu'il ne fût un jour assez heureux pour retrouver sa fille unique, cette petite Maria, dont on n'a jamais pu constater la mort. En effet, malgré toutes les recherches, on ne l'a pas retrouvée après l'accident funeste qui l'avait fait rouler de la pente d'une coline dans ce ruisseau, dont les flots venaient d'être grossi par l'orage.

ANTONIO.

J'avoue que j'étais effrayé à l'idée de la possibilité qu'un jour cet

enfant réparât pour anéantir mes droits. Cependant rappelez-vous que je ne cédaï qu'à la promesse que vous me fîtes qu'il ne serai point attenté à la vie de mon oncle.

ZAPADOR.

Oui, et c'est pour assurer l'effet de cette promesse, que j'ai fait dernièrement extraire Alvarès des cachots de l'inquisition pour le tenir ici renfermé dans la grande tour. Mais laissons cet objet et parlons de ce qu'on exige de toi aujourd'hui.

ANTONIO.

Parlez, seigneur, pour obtenir Inès, il n'est rien que je ne sois prêt à entreprendre.

ZAPADOR.

Ecoute, Antonio. Ton oncle Alvarès est l'ami d'un homme bien autrement dangereux que lui par le pouvoir dont il est revêtu.

ANTONIO.

Du duc d'Alziras, voulez-vous dire ?

ZAPADOR.

Oui, du vice-roi. L'inquisiteur veut le punir du scandale qu'il ne cesse de causer en Espagne depuis que Charles-Quint lui a confié l'exercice de sa suprême puissance.

ANTONIO.

Qu'entends-je ? on oserait attaquer le représentant de Charles-Quint !

ZAPADOR.

Apprends que le procès du vice-roi a été secrètement instruit au tribunal de l'inquisition, et que la sentence de mort a été prononcée. L'exécution aurait suivi de près ; mais tu sais que le zèle est quelquefois forcé de céder à la prudence, quand le coupable est puissant sur la terre.

ANTONIO.

La sentence de mort a été prononcée !

ZAPADOR lui montrant une pancarte avec un cachet noir.

ANTONIO.

Juste ciel ! ce cachet.... je frémis !

ZAPADOR.

Eh bien, Antonio, c'est toi que le grand inquisiteur a jugé digne de délivrer l'Espagne d'un grand coupable.

ANTONIO.

Moi !

ZAPADOR.

Obéis, et la main d'Inès, de la pupille du nouveau vice-roi sera ta récompense. Oui, mon ami ; car c'est sur moi, tout le monde l'a vu, que Charles-Quint avait d'abord jeté les yeux, quand les intrigues du duc d'Alziras l'ont emporté sur mes droits à la suprême faveur ! sois donc bien persuadé, mon cher Antonio, que si le duc tombe, c'est Don Ranucio Zapador, qui doit monter à sa place.

ANTONIO.

Vous me parlez d'Inès ; eh bien, seigneur, je ferai tout pour vous satisfaire... Cependant je tremble que mon bras inexercé...

ZAPADOR.

On n'exige pas de toi un sacrifice qui surpasse tes forces. Tu peux trouver dans Tolède ou de ces êtres obscurs qui, pour quelque peu d'or te prêtera le bras qui te manque. C'est à toi de le diriger. J'ai lieu de croire que le vice-roi viendra bientôt se livrer lui-même. Sous prétexte, de rendre la justice il voyage dans tout le royaume, sans prévenir nulle part de l'époque de son arrivée. On croit qu'il ne tardera pas à venir à Tolède, ou dans ses environs. Car souvent il se plaît à séjourner dans un village, dans un bois, au milieu d'une plaine, partout où il peut se procurer le plaisir de la chasse qui est sa passion favorite.

ANTONIO.

Ce serait donc l'occasion d'une chasse qu'il faudrait choisir, pour y épier l'instant où seul dans l'endroit le plus épais de la forêt...

ZAPADOR.

C'est cela même, mon ami. Mais si cette occasion ne se trouve pas, il faut avoir un autre moyen tout prêt. Un chasseur habile doit multiplier ses précautions; tandis que sa flèche fend encore l'air, son arc est déjà tendu pour en lancer une autre. Je regrette beaucoup qu'une certaine dame ait depuis quelque temps perdu la faveur du vice-roi. Elle nous aurait servi, en cette occasion, avec autant de zèle qu'elle en a mis l'année dernière à exiger du duc qu'il chassât son propre fils: si bien que ce beau jeune homme, sur qui toutes nos belles avaient déjà formé des espérances, est maintenant réduit à traîner une vie errante loin de la cour de son père.

ANTONIO.

Quel dommage que cette femme nous manque!

ZAPADOR.

N'importe, on trouvera quelqu'autre... Enfin, mon cher Antonio, que le vice-roi meure et Inès est à toi.

ANTONIO.

Inès est à moi, seigneur.

(*Lazarila qu'on a vu de temps en temps paraître à l'entrée de la grotte, fait ici un mouvement d'horreur.*)

ZAPADOR, serrant la main d'Antonio.

Bien, bien, mon ami. Voilà la disposition où je voulais te voir. Allons rejoindre ces dames, et ce soir, après la fête, j'acheverai de te donner mes instructions.

(*Au mouvement qu'ils font pour s'éloigner, Lazarila se précipite sur le banc de pierre et feint de dormir.*)

ANTONIO, l'apercevant

Que vois-je?

SCENE VI.

Les Précédens, LAZARILA.

ZAPADOR.

Ah ah! c'est la petite Bohémienne qu'on voit roder dans ces environs depuis quelques jours.—Elle dort.

ANTONIO.

Si ce sommeil n'était qu'une feinte, et qu'elle nous eût entendus !...

ZAPADOR.

Malheur à elle en ce cas, car il faudrait sans pitié... (*bas.*) Mais attends, nous allons nous en assurer. (*à haute voix.*) Antonio, tire ton poignard et frappe cette fille.

ANTONIO, aussi à haute voix.

Vous avez raison, seigneur, c'est le plus prudent. (*Il s'approche de Lazarila en levant le bras sur elle, puis il se retourne pour dire à voix basse :*) observez bien ses mouvemens.

(*Lazarila ouvre un instant les yeux, aperçoit que le bras qui la menace n'est point armé, elle les referme et reste dans une immobilité parfaite.*)

ZAPADOR, haut.

Eh bien, tu hésites !

ANTONIO.

Allons, puisqu'il le faut... meurs malheureuse ! (*Il fait un mouvement dont Lazarila ne paraît pas s'étonner.*)

LAZARILA, chantant sans ouvrir les yeux.

Pon, pon, pon, pon, accourez tous,
C'est la petite Bohémienne,
Pon... Pon... Pon...

ZAPADOR.

Elle rêve danses et chansons. Décidément elle ne nous entend pas.

ANTONIO.

Allons, elle dormait véritablement.

ZAPADOR.

Tant mieux, car elle est si gentille que c'eût été dommage... (*voyant Antonio toucher une médaille qui pend au cou de Lazarila.*) Que considère-tu là ?

ANTONIO.

C'est cette médaille d'or, où les figures bizarres que je vois gravées me rappellent...

ZAPADOR.

Quoi donc ?

ANTONIO.

En vérité, il me semble que dans mon enfance, j'en ai vu une pareille entre les mains de mon oncle.

ZAPADOR.

Laissons cela et allons...

ANTONIO.

Permettez que j'examine encore...

LAZARILA.

Pon, pon, pon... (*Ouvrant les yeux et paraissant s'éveiller.*) O ciel ! que voulez-vous ? Ah ! beau chevalier, ne m'enlevez pas ce précieux talisman !

ANTONIO.

Je songe point à te l'enlever, mon enfant.

LAZARILA.

Que vois-je ! le seigneur Zapador !

ZAPADOR.

Tu me connais donc ?

LAZARILA.

D'hier seulement, seigneur. Je vous ai aperçu de loin, avec cet aimable jeune homme qui est peut-être votre fils. Frappée de cet air de noblesse et de bonté qui vous distingue, j'ai demandé qui vous étiez. On vous a nommé. L'espoir de vous rencontrer, d'implorer votre protection pour mes camarades et pour moi, m'a fait roder depuis ce matin dans ces environs. Cependant le besoin de repos m'avait attirée dans cette grotte et je m'y suis endormie. Ah ! j'étais loin de m'attendre que l'illustre seigneur que je brûlais de revoir, serait précisément le premier objet que la pauvre petite Lazarila devait contempler à son réveil.

ZAPADOR, à Antonio.

Eh, eh, eh ! cette petite est vraiment...

LAZARILA, à part.

Il est flatté, bon !

ZAPADOR.

Va, Lazarila, ton espoir ne sera pas trompé. Don Ranucio Zapador te prend sous sa protection.

LAZARILA.

Ah ! seigneur...

ZAPADOR.

Écoute, comme tes camarades les Bohémiens sont par fois assez divertissans, je te permets de les amener à la fête que je donne aujourd'hui dans mon château.

LAZARILA.

Ils y viendront volontiers, seigneur.

ZAPADOR.

Quant à toi, petit espiègle, l'entrée t'en sera toujours ouverte. Ne crains pas de paraître souvent sur mon passage. Tu n'en seras pas fâchée.

LAZARILA.

O mon Dieu ! que je m'estime heureuse !

ZAPADOR, lui donnant une petite tape sur la joue.

Eh, eh eh ! on n'est pas plus gentille !

LAZARILA, à part.

Je l'ai échappée belle !

ANTONIO, à Zapador.

Je lui soupçonne autant de malice que de gentillesse.

ZAPADOR.

Qu'importe ! c'est ce qui la rend plus aimable. Mais allons au-devant d'Inès qui se promène, je crois, de ce côté, avec sa Duègne. Allons, viens, Antonio. (à Lazarila.) A ce soir petite.

LAZARILA.

Oui, seigneur. (à part.) Et je tâcherai d'en profiter.

ZAPADOR, *riant*
Eh, eh, eh ! la drôle de fille ! (*Il s'éloigne.*)

ANTONIO, *le suivant.*

Bon jour, bon jour petite.

LAZARILA.

Votre servante, beau chevalier.

SCENE VII.

LAZARILA, *seule.*

Oh ! les vilaines gens ! conspirer ainsi contre les jours du vice-roi, qu'on dit si bon au pauvre monde ! D'un autre côté est Antonio qui a livré son oncle, son bienfaiteur, à l'inquisition ! poussé par la seule et vaine crainte de voir reparaitre un enfant qui lui ravirait sa fortune ! — Eh mais j'y songe à cet enfant ! et ma mère adoptive qui m'a raconté souvent qu'elle n'avait trouvé sur les bords du Mançanarès ! Mais de quelle idée folle allais-je m'occuper-là ? Et cet infortuné qui désire qu'on informe son neveu Antonio. . . Juste ciel ! le misérable serait plutôt capable. . . Non, non, gardons-nous en bien. C'est au vice-roi qu'il faut apprendre le comble d'atrocité ainsi que l'affreux complot tramé contre lui-même. O mon Dieu ! s'il vient à Tolède, qui l'avertira du danger qui l'y attend ? Eh bien ce sera moi. Qui, j'aurai le courage. . . Oh oh ! voici cette aimable Inès qui vient de ce côté avec sa Duègne. Si je pouvais lui parler et lire dans son cœur. . . Allons, impossible dans ce moment. Voilà son oncle et Antonio qui les abordent. Il ne faut pas qu'ils me retrouvent ici. Courons prévenir nos Bohémiens et revenons bien vite épier tout ce qui se passe. (*Elle sort par le devant à droite.*)

SCENE VIII.

BARBARA, INÈS, *en négligé du matin, entrant par la droite,*
ZAPADOR, ANTONIO, *revenant du château.*

ZAPADOR.

Inès, nous allons à ta rencontre. L'empressement du seigneur Antonio ne lui a pas permis d'attendre que tu fosses rentrée au château.

ANTONIO.

Signora, mon impatience est bien excusable. Votre présence a sur moi un charme si puissant. . .

INÈS.

Pardou, monsieur, j'ai de l'humeur, et je ne pourrais pas répondre comme il convient à votre joli compliment.

ZAPADOR.

Et d'où vient ton humeur, Inès.

INÈS.

C'est Barbara, qui depuis son arrivée dans ce château ne fait que me contrarier.

BARBARA.

Soyez raisonnable, signora, et jamais je ne vous contrarierai. Vous ai-je jamais refusé le plaisir d'une innocente promenade? Mais vous êtes insatiable, et peu vous importe que mes jambes puissent vous suivre. Dame! si l'on est infatigable à votre âge, au mieux on se lasse vite.

INÈS.

Tant pis pour vous. Vous prie-je de m'accompagner?

BARBARA.

C'est mon devoir, signora. Demandez au seigneur Zapador,

ZAPADOR.

Oui, signora, elle a raison.

INÈS.

Mais c'est une persécution! Ah! que ne suis-je encore dans notre désert de l'Andalousie! J'y étais si heureuse de courir librement dans la campagne. Oh! comme je m'amusais des frayeurs de Barbara qui se désolait de ne pouvoir me suivre partout et qui chaque fois qu'elle me voyait de loin gravir un rocher ou franchir un ravin me criait: prenez donc garde, signora, mon dieu, mon dieu, prenez donc garde.

BARBARA.

Vous étiez aussi d'une imprudence.

INÈS.

Pourquoi ne pas me laisser ici la même liberté?

ZAPADOR.

La décence s'y oppose, Inès. Est-ce là tout le sujet de ton humeur?

BARBARA.

Il en est encore un, seigneur. C'est que la signora ce matin... Mais je ne veux rien dire.

INÈS.

Parlez Barbara, parlez, je vous le permets.

ZAPADOR.

Qu'est-ce que c'est donc?

BARBARA.

Regardez sa coiffure, seigneur, ce ne sont que ses cheveux. Eh bien! croiriez-vous qu'elle a passé deux grandes heures devant une glace à les arranger ainsi? si je n'étais survenue pour lui en faire honte, je crois qu'elle y serait encore.

INÈS.

Aussi Barbara est cause que je suis horriblement coiffée.

ANTONIO.

Pas du tout, signora, vous êtes à ravir.

INÈS.

Non, monsieur, vous n'y entendez rien, je suis affreuse.

Bohémiens.

ZAPADOR.

Allons, allons, Inès, Barbara n'a pas tort de blâmer cette affectation de te regarder sans cesse au miroir.

INÈS.

C'est bien le moins, seigneur, que je profite ici d'un agrément qui me manquait dans nos montagnes, je veux dire de ces grandes glaces qui décorent vos appartemens. C'est charmant de se voir ainsi de la tête aux pieds et de pouvoir juger d'un coup-d'œil si rien ne manque à sa parure.

BARBARA.

Vous l'entendez, seigneur.

ZAPADOR.

Ecoute, Inès, on te passera la parure, si c'est pour plaire à ton époux.

INÈS, étonnée.

A mon époux !

ZAPADOR.

Oui, mon enfant. (*montrant Antonio.*) et le voici.

INÈS.

Monsieur !

ANTONIO.

Moi-même Signora, et c'est avec ravissement...

INÈS, vivement à Antonio.

Attendez (*à Zapador*) seigneur; mais c'est hier que j'ai vu monsieur pour la première fois.

ZAPADOR.

N'importe; Inès, c'est un projet arrêté.

ANTONIO.

Et j'emploierai tous mes soins à mériter votre amour, charmante signora.

INÈS.

Il n'est plus tems, monsieur, mon choix est fait.

ZAPADOR.

Qu'entends-je ? Barbara, que signifie. . .

BARBARA.

Sainte Vierge, voici du nouveau, par exemple ! mais, mais, mon dieu, je ne connais personne...

INÈS.

Je le crois bien. Ferdinand avait soin d'éviter ta rencontre.

ZAPADOR.

Quel est ce Ferdinand, signora ?

INÈS.

Oh ! c'est un charmant jeune homme.

BARBARA.

Je tombe des nues.

ZAPADOR.

Où l'as-tu vu ? réponds vite.

INÈS.

Dans notre désert. Tous les jours il descendait de la montagne, comme un ange du ciel qui venait visiter notre vallée.

BARBARA.

C'était plutôt un ange de ténèbres qui sortait de l'enfer.

INÈS.

J'avais un jour égaré mon agneau, je le cherchais, quand au détour d'un rocher je l'aperçus auprès d'un beau jeune homme qui le caressait. Le jeune homme me rendit mon agneau de la manière la plus aimable, et, dieu merci, je n'ai pas le défaut d'être ingrate.

ANTONIO.

C'était sans doute quelque pâtre.

INÈS.

Non, monsieur, son air était noble, ses traits délicats et sa physionomie spirituelle.

ZAPADOR.

Barbara, est-ce là la surveillance. . .

BARBARA.

Ah ! seigneur, je vous jure par St. Jacques de Compostelle, que je n'ai jamais quitté la signora.

INÈS.

Non, mais je te quittais, moi, quand tu faisais ta méridienne.

BARBARA.

Oh ! quelle trahison !

ZAPADOR.

Quel était ce téméraire ? son nom ? son rang ? sa famille ?

INÈS.

Son nom, c'est Ferdinand, je vous l'ai dit. Son rang, sa famille, je n'en sais rien, car je n'ai point pensé à m'en informer.

(*Lazarila paraît dans le fond et s'arrête pour écouter.*)

SCÈNE IX.

LAZARILA et les Précédens.

ZAPADOR, à Inès.

Va, malheureux enfant, remercie le ciel qui te sauve de l'abîme, en te donnant le seigneur Antonio.

INÈS.

Seigneur, c'est Ferdinand que j'aime.

LAZARILA, à part dans le fond.

Fort bien !

ZAPADOR.

Brisons là, signora, et disposez-vous à m'obéir ; et vous, Barbara, tremblez. . . .

BARBARA.

C'est ce que je fais, seigneur.

ZAPADOR.

Dorénavant une pareille négligence ne resterait pas impunie.

INÈS.

Tenez, seigneur, je ne me soucie plus de votre beau château, ni de toutes ces belles places qui me plaisaient tant d'abord ; renvoyez-moi dans mes chères montagnes.

ANTONIO.

Où le moindre jeune homme qu'on rencontre paraît un ange qui descend du ciel ?

ZAPADOR, à Antonio.

Rassurez-vous, mon ami. (à Inès) Signora, c'est parmi les habitans de la terre qu'il vous faut prendre un époux, et cet époux sera D. Antonio.

INÈS, soupirant.

Qui n'est point un ange, en effet.

ZAPADOR.

Oui, signora, je le veux et vous obéirez.

INÈS.

Quel tems, mon cher tuteur a-t-il fixé pour ce mariage ?

ZAPADOR.

Cela dépend d'une circonstance... on vous avertira.

INÈS.

Je respire ! je tremblais que ce fût demain.

ZAPADOR.

Ce serait demain peut-être, si le vice-roi que nous attendons à Tolède, arrivait aujourd'hui. Revenons au château.

LAZARILA, s'approchant comme ne faisant que d'arriver.

Seigneur Zapador, mes camarades seront à vos ordres et disposés à faire tout ce qui dépendra d'eux pour divertir votre excellence.

ZAPADOR.

Fort bien, fort bien, mon enfant. Dans une heure au plus tard, la fête commencera.

INÈS.

Eh mais, quelle est donc cette fille si éveillée ?

LAZARILA.

Signora, je suis la petite bohémienne Lazarila, d'autant plus empressée à vous servir, que je vois dans vos jolis traits les pronostics les plus heureux.

INÈS, soupirant.

Les plus heureux !

LAZARILA.

Oui, signora, je sais même déjà qu'un aimable cavalier brûle d'obtenir votre main.

ZAPADOR, à Antonio.

C'est vous, mon cher Antonio.

INÈS.

Aimable, dit-elle ! hum !

LAZARILA.

Sans doute. (bas en lui prenant la main) N'en avez-vous pas jugé ainsi dans les montagnes d'Andalousie ?

INÈS.

Juste ciel !

ZAPADOR.

Qu'est-ce donc, Inès ?

INÈS, *troublée.*

C'est que... cette bohémienne m'a saisi la main... je ne m'attendais pas... j'ai eu peur.

ZAPADOR.

Quel enfantillage ! allons rentrons. (*Il s'éloigne avec Antonio.*)INÈS, *à Lazarila.*Au revoir, ma petite amie ; dans un autre moment, vous m'expliquerez vos pronostics (*bas*) et ce que vous savez des montagnes d'Andalousie.

LAZARILA.

Oui, signora, de tout mon cœur.

ZAPADOR, *se retournant.*

Allons donc, signora ?

INÈS.

Me voici, seigneur. Cette petite est charmante ; elle me promet de dire ma bonne aventure. (*Elle suit son oncle et Antonio, en se retournant plusieurs fois pour regarder Lazarila.*)

SCENE X.

LAZARILA, *seule.*

Tant d'innocence et de candeur deviendrait le prix de la scélératesse ! non, je ne le souffrirai pas. Perfide Antonio, barbare Zapador, Lazarila veille sur vos victimes, et dût-elle y périr, elle saura peut être, à-la-fois, servir deux amans, briser les fers d'un vieillard malheureux et sauver le vice-roi du poignard d'un assassin.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un jardin. Sur le devant, à gauche du spectateur, est un pavillon récemment arrangé pour la fête, avec des draperies jetées élégamment sur de petits arbres voisins ; le tout orné de guirlandes de fleurs. Ce pavillon cache entièrement un débris d'architecture gothique. Dans l'entablement de cette ruine est une porte qui ferme l'entrée d'un souterrain. A droite, en face du pavillon, est un épais buisson de divers arbustes fleuris, parmi lesquels est un rosier chargé de roses. Quelques pas plus loin, est un gros tronc de châtaignier creux dont il ne reste que quelques petites branches qui ont poussé de l'écorce.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN DOMESTIQUE et plusieurs Ouvriers ; ensuite LAZARILA et ses Bohémiens.

LE DOMESTIQUE, en entrant aux ouvriers qui finissent de travailler au pavillon.

Allons, voilà qui va bien, mes amis : maintenant reportez tous vos outils dans cette serre et vous irez vous rafraîchir. Attendez, je vais vous ouvrir. (*Il tire une clef et ouvre la porte du souterrain. Les ouvriers vont y déposer leurs outils, tels que pioches, bèches, etc. En ce moment Lazarila entre avec ses bohémiens.*) Ah ! ah ! voilà la petite bohémienne qui nous amène son monde.

LAZARILA.

Bon, c'est sans doute ici le lieu choisi pour la fête.

LE DOMESTIQUE.

Précisément, ma petite.

LAZARILA, à ses camarades.

Voyez donc ce joli pavillon qu'on vient de placer là tout exprès pour masquer cette vilaine ruine dont le triste aspect aurait effarouché les plaisirs. C'est fort bien entendu. (*au domestique*) Monsieur, qu'est-ce que c'est que cette porte ?

LE DOMESTIQUE.

C'est celle d'un long souterrain dont nos jardiniers font leur serre depuis nombre d'années.

LAZARILA.

Où aboutit ce souterrain ?

LE DOMESTIQUE.

Oh ! mon dieu, nulle part. On dit qu'autrefois il communiquait au vieux château dont il ne reste plus que cette tour que vous voyez là-bas.

LAZARILA.

Ah ! fort bien. *(aux bohémiens)* Allons, suivez-moi, mes amis, je vais vous conduire là bas sous un épais couvert, où vous pourrez achever votre toilette. Venez, venez.

(Elle s'en va avec les bohémiens.)

LE DOMESTIQUE.

Les drôles de gens ! je suis curieux de voir. . . suivons-les de loin. *(Il oublie la clef sur la porte du souterrain pour suivre les bohémiens. Les ouvriers sortent avec lui.)*

SCENE II.

ALVARES, Seul, sortant du souterrain.

(Il a une barbe blanche, le front chauve ; il porte une chaîne dont un bout est attaché à un pied, et l'autre à l'un de ses poignets.)

Cette porte était ouverte ! serais-je assez heureux. . . mais non, je m'aperçois que je n'arrive point dans un lieu d'où je puisse achever de m'échapper. Là bas des ouvriers qui travaillent, des gens qui se promènent ; plus loin, ces longs murs. . . que d'obstacles ! et puis comment hasarder un pas avec cette chaîne dont je n'ai pu me débarrasser et qui me trahira partout ? il ne m'aura donc servi de rien d'avoir découvert, dans la tour que j'habite, l'entrée d'un souterrain dont mes gardiens ignoraient l'existence ! ce sera donc en vain que je me serai fatigué à en suivre les interminables détours ! Le courage et les forces m'abandonnent, je me soutiens à peine ; asseyons-nous. *(Il va s'asseoir sur un banc auprès du pavillon.)* Ah ! que la joie fait de mal quand elle a été trompée ! la première direction que j'avais suivie, m'avait montré tantôt une autre issue : mais elle était murée, et c'est avec beaucoup de peine que j'ai pu déranger quelques pierres pour jeter un billet au dehors.

SCENE III.

ALVARES, LAZARILA.

LAZARILA, dans le fond.

Quel est ce vieillard ? cette chaîne qu'il porte. . . que signifie. . .

ALVARES, à lui-même.

Que sera devenu cet écrit ? une voix douce a frappé mon oreille ; elle m'a paru celle d'un être sensible. . .

LAZARILA.

Mon dieu ! ne serait-ce pas l'infortuné. . .

ALVARES, de même.

J'ai cru entendre prononcer un nom. . .

LAZARILA, s'approchant.

Celui de Lazarila peut-être.

O ciel !

LAZARILA.

Ne craignez rien, seigneur, c'est vous qui avez écrit ce billet, n'est-ce pas ?

ALVARÈS.

Moi-même, mon enfant, c'est donc toi qui l'as trouvé !

LAZARILA.

Oui, c'est moi, la petite-Lazarila.

ALVARÈS.

Lazarila ! — Oui, c'est ce bruit, c'est aussi la voix, qui, dans la sombre nuit où j'étais plongé, a résonné à mon oreille comme celle d'un ange consolateur.

LAZARILA.

Ah ! que ne suis-je un ange, en effet, pour vous transporter aussitôt dans les airs, bien loin de ce séjour affreux du crime et de la plus noire perfidie. Mais comment vous trouvé-je ici, seigneur ?

ALVARÈS.

Je suis sorti par ce souterrain dont je vois qu'on ignorait la communication avec ma prison.

LAZARILA.

Et vous ne profitez pas .. mais non, votre évasion est impossible en ce moment avec le monde que je vois circuler de tous côtés dans ce jardin, pour la fête qui va se réunir ici.

ALVARÈS.

Hélas ! je le sais bien, il me faut retourner dans mon cachot.

LAZARILA.

Cruelle nécessité ! oui, croyez-moi, seigneur, avant qu'on s'aperçoive de votre vaine tentative et qu'on songe à vous chercher, regagnez votre cachot, et comptez que Lazarila mettra tout en usage pour vous faire échapper plus sûrement à vos persécuteurs !

ALVARÈS.

Toi ! et qui es-tu ?

LAZARILA.

Je ne suis qu'une pauvre bohémienne, mais j'ai du zèle, de l'adresse et une envie insurmontable de vous servir.

ALVARÈS.

De me servir ! et tu ne me connais pas !

LAZARILA.

Ne sais-je pas, par votre billet, que D. Sébastien Alvarès est malheureux sans l'avoir mérité ? en faut-il davantage pour m'intéresser à votre destinée ?

ALVARÈS.

Chère enfant ! tout ce que tu pourrais faire pour moi, ce serait d'aller à Tolède, d'y chercher mon neveu D. Antonio. . .

LAZARILA.

D. Antonio !

ALVARÈS, *continuant.*

Pour lui apprendre, qu'arrêté au nom du saint office, je ne puis

attribuer ce malheur qu'à la haine que me porte Zapador. Antonio s'empresera de venir à mon secours. Depuis que j'ai perdu ma fille, mon unique enfant, j'ai regardé Antonio comme mon fils et mon héritier. Je l'avais pris en affection dès son enfance, et il a constamment justifié ma tendresse. Mais on pourrait me surprendre ici : adieu, chère petite, je vais rentrer. (*Il va pour s'éloigner.*)

LAZARILA.

Mais, seigneur, D. Antonio est un scélérat; c'est lui-même qui vous a livré au saint office.

ALVARES, se rapprochant.

Antonio ! c'est impossible

LAZARILA.

C'est la vérité, seigneur. Le hasard m'a fait entendre, ce matin même, un entretien secret qu'il avait avec Zapador.

ALVARES.

Avec Zapador, le plus mortel de mes ennemis !

LAZARILA.

Dont il doit épouser la pupille.

ALVARES,

Juste ciel !

LAZARILA.

La main de l'aimable Inès sera, si le ciel ne la protège, le prix d'un autre crime dont l'idée seule... mais j'espère bien l'empêcher.

ALVARES.

Antonio ! je doute si je veille. Antonio et Zapador réunis pour me persécuter ! il n'est donc plus pour moi d'espoir !

LAZARILA.

Le vice-roi n'est-il pas votre ami ?

ALVARES.

Qui l'instruira ?

LAZARILA.

Moi.

ALVARES.

Tu oserais...

LAZARILA.

Oui, je saurai parvenir jusqu'à lui.

ALVARES.

Etrange créature ! qui peut t'inspirer pour un malheureux vieillard...

LAZARILA.

Rentrez, rentrez seigneur ; mais auparavant, permettez que sur cette main... (*Elle prend la main d'Alvarès et la baise en sanglotant.*)

ALVARES.

O ciel ! que fais-tu donc ? ma main est mouillée de tes larmes ! et moi qui ne puis me défendre moi-même... Adieu, adieu, chère enfant, ton excellent cœur t'abuse sans doute sur ce que tu peux faire pour moi. Mais n'importe, je te dois au moins l'un des plus doux

Bohémienne.

D

momens que puisse attendre un infortuné, l'aspect d'un être sensible à ses souffrances.

LAZARILA.

Ah! seigneur, s'il faut ma vie... ciel! n'entends-je pas du bruit?
(Elle regarde autour d'elle.)

ALVARÈS, à lui-même, allant vers le souterrain.

L'aimable enfant! comment se peut-il qu'à cet âge... (s'arrêtant à l'entrée du souterrain.) Ah! j'ai trop tardé. J'entends dans le souterrain... on me cherche. C'est Gavaco, mon geolier, sans doute.

LAZARILA.

O mon dieu, venez pour quelques instans du moins, vous cacher derrière ce buisson.

SCENE IV.

GAVACO et les Précédens.

GAVACO, dans l'intérieur.

Malédiction! décidément il s'est sauvé.

ALVARÈS, à Lazarila qui l'entraîne.

Non, mon enfant. Le voici; il n'est plus tems.

GAVACO, sortant du souterrain.

Allons, je n'ai plus à choisir que de m'aller pendre ou de me sauver aussi. Mais qui diable aurait deviné que ce souterrain communiquait à la tour? (appercevant Alvarès) Que vois-je? — Ah! vous voilà, monsieur! où prétendiez-vous aller?

ALVARÈS.

Je voulais recouvrer ma liberté, mais parvenu en ce lieu, j'en ai reconnu l'impossibilité.

GAVACO.

C'est fort heureux. Parbleu! vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une belle peur; mais la leçon est bonne, aussi... Oh! oh! vous n'étiez pas seul ici? (à Lazarila.) Qui est-tu, toi? que fais-tu là?

LAZARILA.

Je vais, je viens, comme il me plaît dans ce château, dont le maître m'a pris sous sa protection. Je passais, j'aperçois là cet infortuné, je lui demande qui il est...

GAVACO, effrayé.

Te l'a-t-il dit?

LAZARILA.

Non, il allait me répondre quand vous avez paru.

GAVACO.

A la bonne heure. Mais toi, la protégée du maître du château, comment t'appelles-tu?

LAZARILA.

Lazarila.

GAVACO.

Ah! tu es donc cette petite bohémienne dont on vante ici l'ascience merveilleuse!

LAZARILA.

C'est moi.

GAVACO.

Parbleu! j'ai bien envie... (à *Alvarès*.) Allons, Monsieur le prisonnier, faites-moi le plaisir de reprendre ce chemin qui, dès ce soir, aura cessé d'être praticable.

ALVARÈS, à *Lazarila*.

Adieu, aimable enfant! (*Il s'éloigne en regardant Lazarila avec une expression de reconnaissance.*)

GAVACO.

Allons, allons, c'est assez. Allez devant, je ne tarderai pas à vous rejoindre. (*Regardant Lazarila.*) Je veux... (*Il suit Alvarès jusqu'au souterrain.*)

LAZARILA, à part.

Cet homme veut me parler; tâchons de m'en faire bien venir. Pauvre vieillard! à la vue de ses indignes fers je n'ai pu retenir mes larmes; j'en suis encore toute émue.

SCENE V.

GAVACO, LAZARILA.

GAVACO, fermant la porte et retirant la clef.

Il peut maintenant se promener tant qu'il voudra, je le retrouverai toujours. Ma foi, je l'ai échappé belle! Quand je le disais que cette maudite chouette, que j'ai entendu crier si long-tems l'autre nuit, me présagait chagrins et malheurs!

LAZARILA, à part.

Il est superstitieux; fort bien.

GAVACO.

Ne voila-t-il pas, dès le lendemain, que ma femme Barbara, dont je n'entendais plus parler depuis dix ans, arrive ici avec la pupille de notre maître!

LAZARILA, s'approchant.

C'est très-malheureux en effet.

GAVACO.

Ah! ça, la belle enfant; puisque tu sais tant de choses, tu sais, sans doute, expliquer les songes?

LAZARILA.

Les songes? bagatelle, pour moi.

GAVACO.

Eh bien! j'en ai fait un qui me trouble l'esprit par sa singularité, et par la circonstance qu'il est revenu me tourmenter trois nuits de suite.

LAZARILLA.

Ah! ah! ceci est sérieux.

GAVACO.

Ecoute bien. Chaque fois, un génie, avec une longue robe blanche et une épaisse barbe noire, me faisait descendre dans une cave immense où je voyais rangés en bel ordre cinq cents tonneaux d'un vin exquis.

LAZARILLA.

Cinq cents?

GAVACO.

Ni plus, ni moins. Le génie, après me les avoir indiqués du doigt, me disait d'une voix de tonnerre : « Gavaco, ceci t'appartient, bois. » Ce dernier mot surtout était si énergiquement prononcé, que, circulant de voûte en voûte, leur écho ne finissait pas de me répéter : bois... bois... bois...

LAZARILLA.

Et vous buviez?

GAVACO.

Là! non, par la sambleu! car dans les trois fois que j'ai fait ce rêve, je n'en étais pas plutôt là, que le gracieux tableau qui enchantait ma vue, s'embrrouillait, disparaissait et je m'éveillais avec une soif ardente. Qu'est-ce que cela signifie?

LAZARILLA.

Eh! eh! ce songe mérite attention. Ces cinq cents tonneaux d'excellent vin... qui seraient pour vous une fortune... ce lieu souterrain... attendez, je commence à entrevoir... (à part.) Oh! si l'idée qui me vient pouvait réussir!... (Haut.) Oui, Gavaco, une fortune, un trésor que tu découvriras avant peu.

GAVACO.

Où donc? où donc?

LAZARILLA.

Fort près d'ici; mais j'ai besoin d'une opération magique pour savoir précisément en quel endroit de ce château on l'a caché jadis.

GAVACO.

Un trésor caché dans ce château!

LAZARILLA.

Oui, depuis cinq cents ans.

GAVACO.

Là! voyez, autant d'années que j'ai rêvé de tonneaux

LAZARILLA.

Sans doute. Mais l'homme à la robe blanche, à la barbe noire, m'apprend que le trésor est gardé par un pouvoir surnaturel. Cependant, Gavaco, si tu as de la résolution, du courage...

GAVACO.

J'en aurai.

LAZARILLA.

Et si je puis compter sur ta reconnaissance...

GAVACO.

Nous partagerons, c'est entendu.

LAZARILA.

Nous en viendrons à bout ; mais il faut qu'il fasse nuit. Où te retrouverai-je ?

GAVACO.

À la grande tour ; trois petits coups à la porte , et je paraîtrai.

LAZARILA.

Il suffit ; laisse-moi.

GAVACO.

Vas donc vite consulter ton grimoire. (*à part.*) Un trésor ! oh ! comme je boirai , si je le trouve ! (*Il va ouvrir la porte du souterrain , entre et ferme sur lui.*)

SCENE VI.

LAZARILA , seule.

Et moi , comme je serai contente , si je t'enlève ton prisonnier ! Mais j'aurais besoin d'une certaine quantité d'or ; si Ferdinand , ce bon jeune homme pouvait m'en donner , en lui expliquant l'usage que j'en veux faire. . . (*On entend une marche.*) Oh ! oh ! voilà qu'on vient ici. Il est heureux , pour nos amans , qu'il soit décidé que je serai de la fête.

SCENE VII.

ZAPADOR , ANTONIO , INÈS , parée , plusieurs Dames et Seigneurs , LAZARILA , BARBARA.

INÈS , apercevant Lazarila , à part.

Lazarila ! je brûle de l'interroger.

ZAPADOR.

Ah ! te voilà , petite ? Tu peux aller dire à tes camarades que je les attends.

LAZARILA.

J'y cours , Seigneur. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes , excepté LAZARILA.

ZAPADOR.

D. Antonio , donnez la main à la signora , et allons nous asseoir sous ce pavillon.

ANTONIO.

La Signora veut-elle permettre. . . (*Il lui prend la main pour la conduire sous le pavillon.*)

ZAPADOR , à un domestique qui entre.

Une lettre ! voyons. (*Il prend la lettre et l'ouvre.*) Ah ! ah ! c'est. . . (*La parcourant des yeux.*) D. Antonio , écoute.

ANTONIO, *quittant Inès.*
 Qu'est seigneur Zapador ?

ZAPADOR, *à demi-voix.*

Un ami m'écrit de Ciudad-Réal que le vice-roi, qui y était encore à la date de sa lettre, se disposait à en partir pour se diriger sur Tolède. Ainsi, selon toute apparence, nous le verrons bientôt.

ANTONIO.

Fort bien. Mais comment pourrions-nous...

ZAPADOR.

Silence! Nous en reparlerons après la fête. (*Ils vont s'asseoir.*)

INÈS.

Ah! bon, voici Lazarila. Eh! mais, quelle espèce de gens nous amène-t-elle là ?

SCENE IX.

Les Précédens, BOHÉMIENS, BOHÉMIENNES.

(*Les Bohémiens, couverts de leurs manteaux et mantes, viennent se ranger devant le pavillon.*)

ZAPADOR.

Qu'est-ce donc, Lazarila, tes Bohémiens ne pouvaient-ils se présenter sous des vêtemens moins misérables ?

LAZARILA.

Je vous assure, Seigneur, que le désir de plaire à votre Excellence, leur a fait employer tous leurs soins à leur parure.

ZAPADOR.

Ma foi, si c'est la...

(*A un signal que fait Lazarila, tous les vilains manteaux disparaissent d'un seul tems, et les Bohémiens se montrent galamment et quelques-uns richement vêtus. Zapador et Inès expriment à Lazarila leur surprise et leur satisfaction.*)

BALLET.

(*Les Bohémiens exécutent des danses d'un caractère bizarre. On danse le Bolero et le Fandango, etc.*)

ZAPADOR, *après le ballet.*

C'est très-bien, mes amis. (*Donnant une bourse à Lazarila.*)
 Tiens, Lazarila, tu leur distribueras ceci.

LAZARILA *donnant la bourse à l'un des Bohémiens.*

Tenez, mes camarades, allez vous partager cette marque de la munificence du seigneur Zapador. (*Les Bohémiens se retirent. Lazarila les suit lentement et regardant Inès à plusieurs reprises.*)

SCENE X.

Les Mêmes, excepté LAZARILA et les Bohémiens.

ZAPADOR.

Inès, tu peux te promener quelque tems encore avec Barbara.

J'ai à causer avec D. Antonio, de choses importantes. (*bas.*) Antonio, suis-moi dans mon cabinet. Nous verrons, en relisant cette lettre.... (*Il a l'air de continuer à lui parler en s'en allant*)

INÈS, montrant le côté par où les Bohémiens sont sortis.
Allons de ce côté, Barbara.

BARBARA.

Non, signora. Il ne serait pas décent d'aller vous confondre parmi ces Bohémiens qui s'en vont là. Prenons par cette allée. Elle est solitaire et propre aux sages méditations.

INÈS.

Il semble qu'elle prend plaisir à me contrarier! (*Elles sortent.*)

SCENE XI.

LAZARILA, FERDINAND.

LAZARILA *rentrant, suivi de Ferdinand.*

Comment, Monsieur, vous étiez là si près!

FERDINAND.

Oui, Lazarila. J'étais au coin de cette charmille, et tant qu'a duré la fête, je n'ai cessé de m'enivrer du plaisir de contempler les traits charmans de mon Inès. J'ai même été vingt fois tenté de m'approcher assez pour qu'elle pût m'apercevoir.

LAZARILA.

Et vous auriez mal fait. Inès est si peu accoutumée à cacher ses sentimens, qu'en vous appercevant, elle eut été capable d'en témoigner sa joie devant son tuteur et tout le monde. Comment auriez-vous pu réparer cette imprudence?

FERDINAND.

Quoi, Lazarita, tu présumes que ma présence aurait produit sur elle l'effet que tu dis là!

LAZARILA.

Certainement.

FERDINAND.

Tu sais donc.....

LAZARILA.

Que vous êtes aimé, oui. Vous ne fesiez que vous en douter, eh bien, je vous l'assure.

FERDINAND.

Et le mariage avec Antonio.....

LAZARILA.

Est décidé, mais il ne se fera pas.

FERDINAND.

Qui l'empêchera?

LAZARILA.

Elle-même, et je l'aiderai.

FERDINAND.

Elle-même, dis-tu!

LAZARILA.

Oui. J'ai remarqué qu'elle a du caractère, et qu'on la forcera difficilement à dire oui, si son cœur lui inspire de dire non.

FERDINAND.

Tu me charmes, Lazarila! Achève et fais ensorte qu'elle apprenne que je suis ici, que je puisse la voir, lui exprimer....

LAZARILA.

Doucement, doucement, modérez votre impatience. Ecoutez, je sais qu'Inès meurt d'envie de me parler. Je ne tarderai pas, j'espère, à la rencontrer, je lui dirai sa bonne aventure; et vous, Monsieur, vous aurez soin de vous trouver là quelque part à portée de venir vérifier mes prédictions. Cela vous convient-il?

FERDINAND.

Oh! c'est charmant!

LAZARILA.

Paix! Tenez, êtes-vous heureux? La voyez-vous qui vient de ce côté avec sa duègne?

FERDINAND.

Si nous allions à sa rencontre....

LAZARILA.

Y pensez-vous? Et sa duègne donc!

FERDINAND.

Mais quel est ton dessein?

LAZARILA.

Courez vous cacher derrière ce buisson, et quand vous m'entendrez.... Mais les voilà, je vais avec vous pour vous expliquer.... Venez, venez vite. (*Elle le pousse vivement derrière le buisson, et y passe avec lui.*)

SCÈNE XII.

INÈS, BARBARA.

INÈS *entrant d'abord, et regardant autour d'elle.*

Si Lazarila pouvait revenir de ce côté!

BARBARA *la suivant.*

Doucement donc, signora, vous allez un train.... qui me fait perdre à chaque instant le fil de notre entretien.

INÈS.

Eh bien, arrêtons-nous ici, je t'écouterai; parle.

BARBARA.

Je vous disais donc, signora, que ces danses qui vous amusent tant, ne sont que des inventions diaboliques. On n'y fait pas un pas, un mouvement, un geste, qui n'exprime l'amour.

INÈS.

Quel mal à cela?

BARBARA.

Quel mal, signora! C'est un grand mal pour une jeune fille, de se

repâtre l'imagination de chimères amoureuses, quand elle est à la veille de contracter un mariage raisonnable.

INÈS.

Ainsi, selon toi, il ne faut pas avoir d'amour pour son mari.

BARBARA.

Je n'ai pas dit cela. Au contraire, il faut aimer son mari d'un amour honnête, sage, tranquille, de cet amour enfin. . . .

INÈS.

Qui n'est pas de l'amour peut-être. Eh bien, moi, je veux aimer mon mari à la folie, et voilà pourquoi je ne veux pas épouser D. Antonio.

BARBARA.

On vous y forcera bien.

INÈS.

Je me tueraï plutôt.

BARBARA.

Bah! bah! on ne se tue pas, et l'on finit par s'accommoder à sa destinée. Eh mon dieu! n'ai je pas éprouvé cela aussi, et quoiqu'il se soit écoulé une trentaine d'années, à l'heure où je vous parle, je crois voir encore le beau jeune homme . . .

(Ici Lazarilla se montre un instant dans le fond.)

INÈS.

Comment, Barbara, tu as connu l'amour!

BARBARA.

Et pourquoi donc pas, signora? ce jeune homme m'aimait, j'en étais folle. Hélas! j'eus la douleur de le voir s'embarquer pour le Nouveau-Monde, et depuis trente ans, je n'ai pas eu de ses nouvelles.

INÈS.

Quel dommage!

BARBARA, *soupirant.*

Oh! certainement. Un an après son départ, je ne sais quel mauvais génie m'a poussée à faire le plus sot mariage.

INÈS.

Tu es mariée?

BARBARA.

Eh! oui, malheureusement. J'ai pour mari un rustre, un brutal, un sot, un ivrogne, un...

INÈS.

Eh mon dieu! combien en voilà-t-il!

BARBARA.

Cela n'en fait qu'un, signora. Après dix ans bientôt d'une séparation, à laquelle je m'accoutumais si bien, il faut que la première pe sonne que je rencontre en arrivant ici, l'autre jour, soit mon coq un de Gavaco, que votre oncle avait fait geolier de la grande tour.

INÈS.

C'est fâcheux.

BARBARA.

Mais le jour commence à baisser, songeons à regagner le château.

Bohémienne.

E

SCENE XIII.

Les Mêmes , LAZARILA.

LAZARILA , *chantant et frappant son tambour de basque.*

Pon , pon , pon , pon , accourez tous ,
 C'est la petite Bohémienne :
 Jeune fillette , approchez vous ,
 Par son art elle peut sans peins
 Rendre votre destin plus doux.
 Pon , pon , pon , pon , accourez to u
 C'est la petite Bohémienne.

BARBARA.

Allons , allons , laissez-nous avec ton art pernicieux.

INÈS.

Oh ! je t'en prie , ma bonne Barbara. (*à Lazarila.*) Voyons ,
 pauvre petite , si tu sauras au moins me dire le passé.

LAZARILA.

Cela me sera facile , signora. Votre main , s'il vous plait.

BARBARA.

Pour la rareté du fait , je veux entendre ce qu'elle dira.

LAZARILA , *regardant dans la main d'Inès.*Ah ! ah ! je vois que vous avez passé les années de votre enfance
 dans une agréable solitude , sous la surveillance d'une femme pruden-
 te , qui s'est appliquée à nourrir votre âme des fruits de son
 expérience et de sa sagesse.BARBARA , *à elle-même.*Eh ! eh ! elle ne débute pas mal... de son expérience , de sa sagesse...
 c'est cela.

INÈS.

Après , après... que vois-tu encore ?

LAZARILA.

Attendez , je vois... l'agneau chéri qui s'égare , le beau jeune
 qui se montre , l'amour qui s'éveille , et les montagnes désertes qui
 aiment tout-à-coup d'une vie nouvelle.

INÈS.

Oh mon dieu ! Barbara , elle sait tout.

BARBARA.

Vois donc aussi ma main , Lazarila , je serais curieuse...

INÈS.

Laisse-la donc finir avec moi , Barbara.

LAZARILA , *à Inès.*Laissez , nous reviendrons à vous , signora. (*à Barbara.*) Voyons ,
 ma chère dame. (*elle examine sa main , puis la regardant avec
 malice.*) Hum !

BARBARA.

Quoi donc ? quoi donc ?

LAZARILA.

Un amant... au Nouveau-Monde... mais vous avez un mari, je me
erais conscience...

BARBARA.

Dites, dites toujours.

LAZARILA.

Eh bien ! après trente ans d'absence, ce tendre ami revient et vous
rapporte richesse, amour et fidélité.

BARBARA.

Il revient !

LAZARILA.

Trop tard.

BARBARA.

Là... voyez !.. le pauvre garçon !

INÈS.

Mais, Lazarila, tu ne m'as pas dit l'avenir, à moi...

LAZARILA.

Si je ne craignais de vous effrayer, je ferais mieux que cela, je
vous ferais voir votre amant.

INÈS.

Je verrais Ferdinand !.. oh ! je t'en prie.

BARBARA.

Comment ! comment ! serait-il ici ?

LAZARILA.

Ici ou à mille lieues, cela m'est égal. Si la signora le desire...

INÈS.

Oh ! oui, oui, tout de suite.

LAZARILA.

Et vous, Barbara ?

BARBARA.

Quoi ! je pourrais voir aussi... mais non, non, cela ne m'est pas
permis, à moi.

LAZARILA.

Pourquoi donc ; quel tort peut faire à votre époux une vapeur lé-
gère, qui prend à mon commandement la forme et les traits de la
personne qu'on desire.

INÈS.

Sans doute, Barbara, il faut voir cela.

BARBARA.

C'est offenser le ciel.

INÈS.

Eh ! non, ma chère, une vapeur,

LAZARILA, *insistant.*

Une vapeur !

BARBARA.

En effet, si ce n'est que cela... allons, voyons la vapeur.

INÈS, *à Lazarila.*

Voyons, voyons.

BARBARA.

Un moment. N'y a-t-il pas ici quelque part, un puits, une grotte, un endroit quelconque qui soit bien sombre? Eh! mais ce vieux tronc de châtaignier, s'il était assez creux. (*Elle va regarder.*)

BARBARA, à part.

Voilà vraiment que la peur me prend.

LAZARILA.

C'est justement ce qu'il nous faut. Barbara, venez ici et mettez la tête dans cette ouverture. (*à Inès*). Vous, signora, placez-vous ici, tout près de ce huisson. Fixez vos yeux sur cette touffe de roses; bientôt vous verrez, toutes deux, vous, Signora, parmi les roses; vous, Barbara, dans le creux de l'arbre, les images frappées d'objets chers à vos cœurs. Y êtes-vous?

INÈS.

M'y voilà.

BARBARA, enfouant sa tête dans le châtaignier.

M'y voilà.

LAZARILA.

Prenez bien garde! prenez bien garde! si l'onté ou l'autre bouge, ou prononce une parole, le clarin manque et tout s'évanouit.

BARBARA, parlant dans le creux.

Je ne bouge déjà, Commencez vite.

SCÈNE XIY.

Les Précédentes, FERDINAND.

LAZARILA, roulant doucement ses doigts sur son tambour.

Invisibles habitans de l'air que nous respirons, accourez à ma voix. Microscopos-Oromasis-Saturio-luna-sol.

FERDINAND, passant sa tête en écartant le buisson.

Ne vous effrayez pas.

INÈS, poussant un cri.

Ah! (*Ferdinand se retire*).

BARBARA, sortant sa tête du trou.

Qu'est-ce que c'est?

LAZARILA.

La Signora, par son cri, a fait manquer l'opération.

BARBARA.

Ah! mon dieu! il me semblait déjà voir au fond de cet arbre, certaine luce bienâtre qui allait peut-être... Il faut que vous vous avisiez de crier en ce moment là!

INÈS.

Que veux-tu, ma bonne? Un petit disque qui s'envoit a passé si près de moi, que j'ai senti sur ma joue le vent de ses ailes; je n'ai pu être maîtresse...

BARBARA.

En vérité, c'est être bien... (à *Lazarila*). Tiens, *Lazarila*, je retourne à mon poste.

INÈS.

Eh moi au mien. (*Barbara va se replacer*)

LAZARILA.

Allons, je vais voir si les esprits que j'avais convoqués auront une seconde fois la complaisance... Mais tenez-vous sècles, je vous pri.

(*Lue va agiter et frapper son tambour aux oreilles de Barbara*).

FERDINAND, reparaisant.

Chère Inès, c'est moi-même.

INÈS, d'une voix étouffée.

O mon Dieu !

FERDINAND.

Chut !

LAZARILA, à *Barbara*.

Si vous ne voyez rien encore enfoncez la tête plus avant.

FERDINAND, bas.

Vous m'aimez Inès ?

INÈS.

Oui.

FERDINAND.

Vous ne voulez pas épouser Antonio ?

INÈS.

Non.

FERDINAND.

Eh bien, fuyez.

INÈS.

Ciel !

FERDINAND.

Mes intentions sont pures.

INÈS.

Je ne pourrai jamais... .

BARBARA.

Allons je ne puis rester davantage. (*Ferdinand disparaît*)

INÈS.

En vérité, *Barbara*, je devrais bien te gronder à mon tour.

BARBARA.

Pardi ! vous étiez à votre aise toi, *Signora*, tandis que j'étouffais là-bas pour ne rien voir.

INÈS.

Grâce à toi, je n'ai rien vu non plus. Seulement il m'a semblé qu'un nuage roulait devant mes yeux, je suis sûre qu'il aurait fini par devenir quelque chose, si ton impatience ne l'avait fait disparaître.

BARBARA.

Comme je ne voyais rien de semblable, moi... .

INÈS.

Et la lueur bleuâtre donc !

BARBARA.

Ah! bah! ce n'était peut-être. . .

LAZARILA.

C'était cela. Vous avez perdu courage trop vite.

INES.

Vois-tu, vois-tu, Barbara, de quel doux plaisir tu nous a privés!

BARBARA.

C'est bon, c'est bon. Mais nous ne remarquons pas qu'il va faire tout-à-fait nuit et qu'on s'inquiétera de nous au château. Rentrons, rentrons.

INES. (*Elle s'éloigne*).Tiens, Lazarila, voici pour ta peine. (*Elle lui donne quelques pièces d'or.*)

LAZARILA.

Que le ciel vous récompense, aimable Signora. (*A demi-voix*). Après cette journée brûlante, l'air doit être bien doux à respirer sur votre balcon, pendant la nuit.

INES.

Oh! oui, tu m'y fais penser. Au revoir, Lazarila.

BARBARA, *se retournant auprès de la coulisse*.

Eh bien, vous ne venez pas!

INES.

Tu vois bien que je te suis. (*A elle - même en s'éloignant*). O le beau buisson de roses!

SCÈNE XV.

LAZARILA, FERDINAND.

LAZARILA, *à elle-même*.Fort bien, j'espère beaucoup de la jeune personne. (*A Ferdinand qui entre*). Eh bien, Monsieur?

FERDINAND.

Tu es charmante, ma chère Lazarila, mais achève ton ouvrage.

LAZARILA.

Soyez tranquille, je ne le laisserai pas imparfait, quand il est déjà en si bon train.

FERDINAND.

'En si bon train! que veux-tu dire?

LAZARILA.

D'abord il est déjà convenu entre votre belle et moi qu'elle viendra cette nuit respirer l'air sur son balcon.

FERDINAND.

Cette nuit sur son balcon! Ah! c'est délicieux!

LAZARILA.

Où, sur-tout si nous pouvons lui persuader que l'air qu'on respire plus loin est encore plus salubre.

FERDINAND.

Tu m'enchantes !

LAZARILA.

Mais je vous prévient que j'ai pour cette nuit deux entreprises à faire marcher de front. La vôtre et celle d'un prisonnier bien intéressant qui réclame aussi mes soins. C'est un malheureux vieillard que l'on nomme D. Sébastien Alvarès.

FERDINAND *vivement.*

Alvarès !

LAZARILA.

Vous le connaissez ?

FERDINAND.

Juste ciel ! c'est l'ami de m....

LAZARILA.

Du vice-roi, il me l'a dit.

FERDINAND.

Tu lui as parlé ?

LAZARILA.

Oui.

FERDINAND.

Mais pour parvenir à le tirer d'ici, l'or te serait nécessaire, peut-être ?

LAZARILA.

Il ne nuirait pas ; aussi le peu que j'ai....

FERDINAND.

En voici, prends, c'est à peu près tout ce que je possède.

LAZARILA.

Mais vous ?

FERDINAND.

Il me reste des diamans. Prends, te dis-je, pour sauver Alvarès je donnerais aussi les diamans s'il le fallait.

LAZARILA.

Ah ! monsieur, avec cet excellent cœur, combien vous méritez d'être heureux. Mais j'y songe, quand vous me donnez une pareille marque de votre confiance, comment se fait-il que vous ne m'ayez pas encore dit qui vous êtes ?

FERDINAND.

C'est à regret, Lazarila, que je refuse de satisfaire ta curiosité. Mais crois qu'un jour viendra peut-être où tu ne seras pas fâchée....

LAZARILA.

Paix ! quelqu'un vient, éloignons-nous.

FERDINAND.

Eh ! c'est Pédrille ! restons Lazarila, Pédrille est mon valet.

SCENE XVI.

PEDRILLE et les Précédens.

PÉDRILLE.

Ah ! monsieur, je vous trouve enfin. Ouf ! je n'en puis plus.

FERDINAND.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

PÉDRILLE.

Il y a, mon cher maître, qu'il nous faut quitter ce pays. J'en suis fâché pour vos amours, mais je ne pense pas qu'il soit bon que vous restiez ici tant que le vice-roi séjournera dans les environs.

PÉDRILLE.

Qu'entends-je ? mon père est arrivé !

LAZARILA à part.

Son père !

PÉDRILLE.

Oui, monsieur, le vice-roi avec une suite nombreuse est arrivé à la chute du jour dans la forêt qui est à deux lieues d'ici. Il y fait dresser ses tentes. J'ai vu défiler les bagages et tous les équipages de chasse.

LAZARILA.

Quoi ! seigneur, vous êtes le fils du vice-roi ?

FERDINAND.

Oui, Lazarila.

LAZARILA avec agitation.

O ciel ! comment.... Pédrille, sait-on au château que le vice-roi est arrivé ?

PÉDRILLE.

Je ne le crois pas ; du moins rien n'y annonce encore qu'on en soit informé ?

FERDINAND.

Eh ! mais, qu'as-tu donc, Lazarila ? ton trouble....

LAZARILA de même.

Seigneur, il faut aller trouver votre père.

FERDINAND.

O ciel ! mais je ne le puis. J'ai le malheur, sans l'avoir mérité... oui, Lazarila, il m'est interdit de m'offrir à sa vue.

LAZARILA de même.

Il vous est interdit.... et cependant il faut.... O mon dieu ! apprenez qu'en arrivant ici il vient chercher la mort.

FERDINAND.

Grand dieu ! que veux-tu dire ?

LAZARILA.

J'ai entendu tout le complot. C'est Zapador qui l'a formé, Antonio qui le dirige, un bras inconnu qui doit frapper. Si le vice-roi n'est promptement averti, il est perdu !

FERDINAND.

Juste ciel ! Adieu, Lazarila.

LAZARILA.

Attendez-donc ; vous parlez.... mais ce malheureux Alvarès....

FERDINAND.

Je t'ai donné mon or, je te laisse le bon et honnête Pédrille ; vous agirez ensemble.

LAZARILA.

Et votre Inès ! comment voulez-vous....

Je cours sauver mon père (Il sort précipitamment).

Brave jeune homme ! Suis-moi, Pédrille ; tandis que ton maître sacrifie l'honneur au devoir, allons nous occuper de son bonheur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente à droite une aile du château d'Alvarès, avec un perron et au-dessus de la porte un balcon. A côté du perron est un grand arbre dont le branchage touche le balcon. A gauche, dans le fond, est l'entrée d'une vieille citerne, offrant un reste d'architecture moresque. Du même côté, en face du château, est une tour avec une porte fermée. Au fond est une grille qui tient toute la largeur du théâtre et qui laisse voir le parc. Cette grille s'ouvre au milieu.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever du rideau, il fait nuit et clair de lune.*)

LAZARILA, PÉDRILLE.

LAZARILA, seule d'abord, regardant avec inquiétude autour d'elle.

Voici la tour où l'infortuné Alvarès est renfermé. Voici le balcon où Inès m'a promis de se montrer. Mais pourquoi la nuit n'est-elle pas plus noire ? N'importe, prenons courage.

PÉDRILLE paraissant au bord de la citerne.

Lazarila ?

LAZARILA, d'abord effrayée.

Ah ! (*Reconnaissant Pédrille qui achève de sortir de la citerne.*)

Ah ! c'est toi, Pédrille. Eh bien, mon ami, cette citerne...

PÉDRILLE.

Est précisément tout ce qu'il vous fallait pour frapper l'esprit du crédule geolier. Un escalier ruiné, une vaste voûte qui menace de s'écrouler, il y a de quoi glacer de terreur l'homme le plus intrépide.

LAZARILA.

Tu as tout préparé ?

PÉDRILLE.

Comme vous me l'avez prescrit.

LAZARILA.

Les pièces d'or ?

PÉDRILLE.

Distribuées visiblement sur les marches de l'escalier.

LAZARILA.

La lanterne sourde ?

Bohémienne.

PÉDRILLE.

Derrière un pilier , avec nos matières inflammables.

LAZARILA.

Et pour faire du bruit ?

PÉDRILLE.

Soyez tranquille , la plus petite pierre que je ferai rouler dans cet abîme va faire un vacarme épouvantable. Maintenant êtes-vous prête , et faut-il que j'aie prendre mon poste ?

LAZARILA.

Un moment. Je voudrais auparavant que la bien-aimée de ton maître... Bon ! il me semblerait entendre remuer cette jalousie... on l'ouvre ; c'est elle ! Va , Pédrille , va observer aux environs si personne ne peut nous surprendre. *(Pédrille sort.)*

SCÈNE II.

LAZARINA, INÈS, ensuite PEDRILLE.

INÈS paraissant sur le balcon.

N'ai-je pas entendu...

LAZARILA.

Signora ! signora !

INÈS.

Ah ! c'est toi , Lazarila. Ne parlais-tu pas à quelqu'un ?

LAZARILA.

Oui , à Pédrille. Il est là-bas où il fait sentinelle. Et votre dnègue ?

INÈS.

Elle dort profondément.

LAZARILA.

Eh bien , profitons du moment favorable. Fuyez la tyrannie de votre tuteur , et venez avec moi.

INÈS.

Que me conseilles-tu ? Non , je ne veux pas fuir avec Ferdinand.

LAZARILA.

Ce n'est point avec lui , car il n'est plus ici.

INÈS.

Où est-il allé ?

LAZARILA.

Trouver son père dans la forêt voisine.

INÈS.

Son père !

LAZARILA.

Le vice-roi.

INÈS.

Juste ciel ! Ferdinand est le fils du vice-roi ? Le vice-roi est donc arrivé ?

LAZARILA.

Oui , cette nuit même.

INÈS.

Je suis perdue !

LAZARILA.

Pourquoi ?

INES.

Mon oncle m'a dit hier que l'arrivée du vice-roi serait aussitôt suivie de mon mariage avec Antonio.

LAZARILLA.

Vous n'avez donc pas une minute à perdre; il faut fuir.

INES.

Mais où me conduiras-tu?

LAZARILLA.

Auprès du vice-roi, qui vous protégera.

INES.

Fort bien. Mais toutes les portes sont fermées.

LAZARILLA.

On se salue par la fenêtre, en pareil cas. Cet arbre vous servira d'échelle.

INES.

Cet arbre y penses-tu?

LAZARILLA.

Pensez à Ferdinand.

INES.

J'y pense toujours; mais une branche peut rompre, mon pied tomber à faux, la tête me tourner, et je tomberai.

LAZARILLA.

Pensez à Antonio.

INES *vivement.*

Attends, je vais essayer.

PÉDRILLE *accourant.*

St, st!

LAZARILLA.

Qu'est-ce donc, Pédrille?

PÉDRILLE.

Cachez-vous. Un homme enveloppé d'un manteau vient de ce côté. J'ai cru reconnaître D. Antonio. (*Il s'éloigne.*)

INES.

D. Antonio!

LAZARILLA.

Silence! je l'entends qui s'approche. Il vient voir votre tuteur, sans doute. Si, tandis qu'on lui ouvrira, vous pouvez.... O mon dieu, le voici! Retirez-vous.

INES.

Je t'ai comprise, ma bonne amie. (*Elle se retire du balcon, et Lazarila va se cacher derrière l'arbre.*)

SCENE III.

ANTONIO *couvert d'un manteau, venant de la gauche, et les Précédentes.*

ANTONIO *après avoir frappé à la porte du château.*

Zapador ne s'attend pas à la nouvelle que je lui apporte de l'arrivée imprévue du vice-roi. Cette fantaisie qu'il a eue de s'établir ainsi dans la forêt voisine, au lieu de faire son entrée solennelle à Tolède, me fournira plus promptement l'occasion.... (*Retournant vers la porte.*)

Eh bien, on n'ouvre pas! frappez plus fort. (*Il frappe.*) Ah! bon, j'entends qu'on vient. Voilà qu'on ouvre enfin. (*Au domestique qui paraît.*) Le seigneur Zapador?

LE DOMESTIQUE.

Son Excellence repose en ce moment.

ANTONIO.

Qu'on l'éveille. Il faut que je lui parle à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Eh bien! entrez, seigneur Antonio. (*Inès profite subtilement de la porte ouverte à Antonio pour sortir sans qu'il puisse l'apercevoir.*)

SCÈNE IV.

LAZARILA, INÈS, PÉDRILLE.

INÈS.

Ils ne m'ont point aperçue. (*Regardant autour d'elle.*) Eh bien! Où est-elle donc?

LAZARILA sortant de sa cachette.

Me voilà, signora. (*Appelant.*) Pédrille? (*Pédrille accourt.*)

INÈS.

Ah! je commence à respirer.

LAZARILA.

Ne perdons pas de temps, signora. Prenez par cette allée, elle conduit à un pavillon qui n'est pas fermé. Vous m'y attendrez.

INÈS.

Comment! tu ne viens pas avec moi?

LAZARILA.

Non, il faut encore.... Allez vite et gagnez le pavillon.

INÈS.

Mais seule....

LAZARILA.

Personne ne peut vous y surprendre à cette heure, et le jour n'est pas prêt à paraître. Partez.

INÈS.

Mais mon dieu, si je ne te revoyais pas!

LAZARILA.

Pardonnez-moi, je vous rejoindrai. Mais de grâce, éloignez-vous; Antonio peut sortir, votre tuteur... Vite, vite au pavillon, partez, partez. (*Elle la pousse.*)

INÈS en sortant.

O mon dieu! mon dieu! Que vais je devenir?

LAZARILA.

Maintenant, Pédrille, tu peux aller attendre mon signal dans la citerne. (*Pédrille sort.*) J'entends du bruit. On va sortir, cachons-nous derrière cet arbre et écoutons. (*Elle se cache derrière l'arbre et se montre de temps en temps pendant la scène suivante.*)

SCÈNE V

ANTONIO, ZAPADOR sortant du château, LAZARILA cachée, ensuite le Domestique.

ZAPADOR en entrant vers la porte.

Dépêche-toi, Fabio, nous t'attendons ici. (*A Antonio.*) Ainsi,

mon cher Antonio, tu m'assures bien que tes deux hommes rempliront notre attente?

ANTONIO.

Je puis vous en répondre, seigneur. Ces deux misérables, échappés aux recherches de la justice pour des crimes précédemment commis, n'ont plus d'autre intérêt que celui de gagner beaucoup d'argent en en commettant de nouveaux. Ils sont adroits, pleins d'audace, et d'une intrépidité qu'aucun danger ne déconcerte.

ZAPADOR.

Eh bien! va les retrouver, et donne leur tes instructions. Si le duc chasse ce matin, qu'ils le suivent partout pour saisir une de ces occasions, où très-souvent l'ardeur de la chasse l'écarte de son monde.

ANTONIO.

Ils n'y manqueront pas.

ZAPADOR, à Fabio qui paraît avec une torche allumée.

Ah! Fabio, tu vas m'éclairer jusqu'à la maison de chasse (à Antonio.) Antonio, tu viendras m'y rejoindre aussitôt que tu auras parlé à tes gens. C'est de cette maison que nous partirons au petit jour, pour nous rendre dans la forêt.

ANTONIO.

Dans la forêt! et qu'y faire?

ZAPADOR.

Notre cour au vice-roi. La précaution est nécessaire pour éloigner de nous tout soupçon. Etudie-toi à composer ton maintien et l'air de ton visage. Qu'il soit doux, amical et respectueux. C'est ainsi qu'il convient de s'offrir à l'ennemi puissant qu'on veut perdre. Au revoir, mon ami, du courage et Inès est à toi.

ANTONIO.

Comptez sur moi. Le prix est assez grand pour me faire tout braver. (Il sort par la gauche et Zapador par la droite avec son domestique.)

SCENE VI.

LAZARILA, seule, sortant de sa cachette.

Les scélérats! Mais ou j'y périrai, ou je déjouerai leur trame infernale. Heureusement les coquins doivent attendre, pour agir, que le vice-roi soit à la chasse. On ne chassera pas avant le jour, sans doute. J'ai du temps de reste: Employons-le à tenter la délivrance de mon intéressant prisonnier. Pédrille est à son poste dans la citerne, Voyons si je pourrai parler au geolier.

SCENE VII.

GAVACO, LAZARILA.

GAVACO, dans la tour.

Encore à cette fenêtre! Allons, allons, rentrez.

LAZARILA, à part.

J'entends sa voix: (Elle va frapper trois coups à sa porte.)

GAVACO, dans la tour.

Ah ah! je sais ce que c'est. Bon, bon! je descends.

LAZARILA, à elle-même.

Cette pauvre Inès va s'impatienter là bas dans le pavillon. Mais bientôt j'espère... Ah ! voici notre homme ?

GAVACO, sortant de la tour, une lanterne à la main.

Eh bien, ma petite, as-tu fait tes conjurations ? sais-tu où est le trésor ?

LAZARILA.

Oui, mon cher Gavaco ; tu demeureras tout auprès sans t'en douter.

GAVACO.

Comment diable ?

LAZARILA.

Mon ami, le trésor est là, dans cette citerne que les Maures ont construite jadis.

GAVACO.

Dans cette citerne toute ruinée ! allons tu badines.

LAZARILA.

Je viens de m'en assurer. J'ai voulu essayer de descendre seule dans cette citerne. La première chose qui a frappé ma vue, c'est une assez grande quantité de pièces d'or répandues çà et là sur les marches de l'escalier, probablement parce que le tems destructeur aura brisé quelques uns des vases qui contiennent le trésor.

GAVACO.

Tu as vu des pièces d'or !

LAZARILA.

En très-grand nombre, dis-je. Mais à peine ai-je pu en ramasser deux, qu'un pouvoir surnaturel m'a repoussée dehors avec la violence d'un ouragan.

GAVACO.

Tu en as ramassé deux ?

LAZARILA.

Tiens, regarde. Ceci est-il de bon aloi ?

GAVACO, regardant avec sa lanterne.

Peste ! c'est bien de l'or ! et du plus fin, vraiment. Qui t'a empêchée d'en prendre davantage ?

LAZARILA.

Le vilain génie. Mais c'était ma faute. Oui, apprends que pour endormir le génie et enlever le trésor, il faut n'avoir sur soi aucun métal qui ne soit pas de l'or, tel qu'argent, cuivre ou fer. J'avais cependant bien vidé mes poches, mais je n'avais pas pensé à ce talisman que j'ai au cou et dont la chaîne est de cuivre.

GAVACO.

Un grand nombre de pièces d'or, semblables à celles-là que tu as aperçues sur l'escalier ! Corbleu ! Allons voir cela. Mais par la mort, si tu me trompes...

LAZARILA.

Tu vas voir... Mais un moment ; n'as-tu sur toi aucun métal ?

GAVACO.

Ah ! diable, je n'y pensais plus. (*Il fouille dans sa poche.*) Qui ; voilà mon couteau, trois réaux et cinq maravedis. Ne t'avise pas d'y toucher, entends-tu.

LAZARILA.

Sois tranquille. (*Au moment où Gavaco arrive au bord de la citerne, où en voit sortir des tourbillons de flammes, et l'on entend un bruit comme d'un tonnerre souterrain.*)

CAVACO, reculant d'effroi.

Eh, eh ! qu'est-ce que cela signifie ?

LAZARILA.

Voilà ce qui m'est aussi arrivé. Il faut que tu aies gardé quelque métal. Ah ! voici ce que c'est, et tes clefs, malheureux !

CAVACO.

Il faut aussi laisser mes clefs !

LAZARILA.

Sont-elles de bois, par hasard ?

CAVACO.

Non. Mais... voyons donc encore... (*Il retourne à la citerne; les flammes et le bruit recommencent plus forts.*) C'est singulier ! tu crois donc...

LAZARILA.

Ce sont tes clefs, te dis-je.

CAVACO.

Mais songe donc, Lazarila, que mes clefs...

LAZARILA.

Veux tu laisser enfoui un trésor dont on pourrait acheter tous les vignobles d'Estramadoure.

CAVACO.

Eh bien, je vais les déposer ici quelque part. Reste là où tu es et pour cause. (*Il feint de les mettre alternativement dans plusieurs endroits auprès de la citerne.*)

LAZARILA, à part, examinant son manège.

Il les tient encore. — Ce n'est pas là. — Pas là non plus. — C'est là, j'en suis sûre.

CAVACO.

Voyons si le génie sera plus traitable.

LAZARILA, élevant la voix.

Maintenant tu peux descendre. (*à part*) C'est le signal pour Pédrille. (*Gavaco approche de la citerne avec crainte; mais on n'entend plus qu'un bruit sourd qui va en diminuant.*)

CAVACO.

Eh ! eh ! — C'était cela, ma foi ! plus de flammes, et ce bruit qui diminue, c'est le génie qui s'endort apparemment. Descendons.

LAZARILA, à part.

Je respire à peine.

CAVACO, dont on ne voit plus que la tête au bord de la citerne.

Santa Madona ! c'est qu'en voilà vraiment des pièces d'or ! une, deux... cinq... huit... et jusqu'en bas !... Lazarila, tu es un ange. Voyons donc, voyons donc. (*Il disparaît tout à fait. Lazarila va doucement enlever les clefs de l'endroit où elle les a vu cacher et court à la porte de la prison.*)

LAZARILA, ouvrant la porte.

O mon dieu, protège-moi ! (*Elle entre dans la tour.*)

SCÈNE VIII.

PÉDRILLE, GAVACO, dans la citerne.

PÉDRILLE, sortant de la citerne.

Fort bien ! il ne m'a pas vu.

GAVACO, criant au fond de la citerne.

Lazarila ? je crois que c'est le diable qui a soufflé ma lanterne.

PÉDRILLE.

C'est moi.

GAVACO.

Je ne sais plus où je suis. Il faut qu'il ait aussi emporté l'escalier.

PÉDRILLE.

Bon ! bon ! cherche et romps toi le cou.

GAVACO.

Lazarila ? parle-moi, que je puisse me diriger. (plus fort) Lazarila ?

PÉDRILLE.

Ah ! mon dieu, le bruit qu'il fait peut attirer...

GAVACO, criant.

Lazarila ? Laza...

PÉDRILLE, au bord de la citerne.

Chut !

GAVACO.

Hein ?

PÉDRILLE.

Chut ! (à lui-même) Il se tait pourtant ! Mais si Lazarila tarde encore... bon ! je crois l'emendre.

SCÈNE IX.

ALVARES, LAZARILA, PÉDRILLE, GAVACO
dans la citerne ; ensuite BARBARA.

PÉDRILLE, courant à la porte de la tour.

Est-ce vous, Lazarila ?

LAZARILA, sortant de la tour, conduisant Alvarès par la main.

Oui, Pédrille. Va vite trouver Inès, et dis-lui que nous allons la joindre.

PÉDRILLE.

Je cours. (Il sort.)

LAZARILA.

Suivez-moi, seigneur.

ALVARES.

Es-tu donc un habitant du ciel qui viens pour me sauver ?

LAZARILA.

Je ne suis qu'une pauvre fille, un enfant inconnu recueilli jadis sur le bord du Mançanarès.

ALVARES, avec émotion.

Du Mançanarès ! c'est aussi là...

LAZARILA.

J'avais au cou une médaille que j'ai toujours portée depuis.

ALVARÈS.

Une médaille! ô ciel! quel âge avais-tu?

LAZARILA.

Trois ans environ.

ALVARÈS, à part.

O providence! ma fille avait cet âge.... (haut) Achève Lazarila, pourrais-tu me dire...

LAZARILA.

Ah! mon dieu! n'oublions pas... nous serions perdus si quelqu'un... venez, venez, seigneur.

BARBARA, dans l'intérieur.

Signora? Signora? où êtes-vous donc?

LAZARILA.

O ciel! tâchez de presser le pas; quand nous serons dehors...

GAVACO, dans la citerne, criant faiblement.

Lazarila?

LAZARILA.

Marchons vite et faisons silence.

ALVARÈS.

Marchons, je retrouve des forces dans l'espoir qui m'anime.

(Lazarila aide la marche d'Alvarès, et ils s'éloignent par la droite.)

BARBARA, paraissant au balcon.

Allons, elle n'est pas là non plus; que veut dire ceci? (elle rentre.)

GAVACO, paraissant au bord de la citerne.

Hein? (Alvarès et Lazarila achèvent de sortir.)

SCENE X.

GAVACO, seul.

Qui parlait là? -- Lazarila, où es-tu donc? (achevant de sortir de la citerne.) Enfin m'en voilà dehors et heureusement les mains pleines de jolis doublons. Si ma lanterne ne s'était pas éteinte, j'en aurais trouvé la source sans doute. Mais pourquoi Lazarila n'est-elle plus là? Elle aura vu quelqu'un et se sera mise à l'écart. (allant pour appeler) Lazari... Qu'est-ce que je fais douc, moi? Puisqu'il est ainsi, rentrons vite dans la tour, comptons mon or et point de partage; cela sera plutôt fait. (Il va vers la tour et s'arrête) A propos, mes clefs. (Il court voir à l'endroit où il les avait cachées. (Elles ne sont plus là! (courant regarder à la porte) Etr! que diable... que vois-je? la porte ouverte! juste ciel! et mon prisonnier! Mille tonnerres! il ne me manquerait plus... (Il se précipite dans la tour.)

SCENE XI.

BARBARA seule d'abord; ensuite GAVACO.

BARBARA.

C'est fait de moi! la signora n'est nulle part dans le château! sainte Vierge! que vais-je devenir? c'est fini, je n'ai plus qu'à m'aller jeter la tête la première... O ciel! n'entends-je pas quelqu'un?

Bohémienne.

G

GAVACO, *sortant précipitamment de la tour.*

Mille millions de verroux ! il s'est sauvé !

BARBARA.

C'est mon butor de mari ! qu'est-ce qu'il a donc ?

GAVACO, *apercevant Barbara dans l'ombre.*

N'est-ce pas lui, là bas ? — Alte-la, si tu bouges... (*il empoigne Barbara qui pousse un cri.*) Eh ! morbleu, c'est ma femme !

BARBARA.

Mais, mon dieu ! Gavaco, quelle rage te tient ? qu'as-tu donc ? où cours-tu ?

GAVACO.

Au diable ! puisqu'il faut te le dire. Mon payen de prisonnier s'est échappé.

BARBARA.

Il aura donc emmené la Signora.

GAVACO.

Ta signora s'est enfuie ?

BARBARA.

Eh ! oui, pour mon malheur !

GAVACO.

Parbleu ! nous voilà tous deux bien avancés ! Ecoute, Barbara : tu dois avoir quelques épargnes ?

BARBARA.

Oui, oui, en très-bons billets, dans un porte-feuille qui ne me quitte jamais.

GAVACO.

Excellente précaution ! Eh bien ! mon prisonnier, ta Signora ont pris la clef des champs ; servons-nous de la même clef, et fuyons ensemble.

BARBARA.

Fuir avec toi qui n'as jamais su que boire tout ce que tu possédais ?

GAVACO.

Je n'ai pas encore eu le tems de boire ici ; regarde.

BARBARA.

Que vois-je ? tout cet or est à toi ? Tiens, Gavaco, tu m'attendris

GAVACO.

Et toi, Barbara, tu me touches le cœur !

BARBARA.

Fripon !

GAVACO.

Mais le jour ne tardera pas à paraître il, faut songer...

BARBARA.

A décamper, tu as raison. (*On entend un bruit de cors.*)

GAVACO.

Eh ! mais, on dirait qu'on chasse dans notre parc !

BARBARA.

Comment ? la nuit !

GAVACO.

Eh ! que nous importe ? j'entends quelqu'un qui vient de ce côté ;

partons vite ; la grille n'est pas fermée à clef , sortons par là. (*Il ouvre la grille , puis se retournant.*) Le porte-feuille est bien dans ta poche ?

BARBARA.

Oui , oui , sois tranquille.

GAVACO , lui prenant le bras.

Viens , ma bonne , tu es charmante. (*Il s'éloignent par le parc.*)

SCENE XII.

CHASSEURS , PIQUEURS ; VILLAGEOIS , ensuite ANTONIO et deux HOMMES de mauvaise mine couverts de manteaux.

(*On entend de près les cors et le tumulte de la chasse. Plusieurs groupes de chasseurs , parmi lesquels sont aussi des dames , traversent rapidement la scène au-delà de la grille. Tout le parc paraît éclairé par les flambeaux que portent des piqueurs.*)

ANTONIO , venant de la gauche , avec ses deux hommes.

Oui , mes amis , c'est une chasse aux flambeaux , dont le vice-roi , à peine arrivé , a voulu se donner le plaisir. D'après ce qu'on vient de me dire , la bête qu'on a lancée a fait faire un chemin énorme , elle a franchi le mur de ce parc , et toute la chasse l'y a suivie. (*Leur ouvrant la grille.*) Méritez la récompense promise ; je vous réponds dans tous les cas de l'impunité ; elle vous est assurée par la protection de Zapador et de son beau-frère , le grand Inquisiteur. (*à lui-même , tandis que les deux hommes s'éloignent par le parc.*) Allons retrouver Zapador , et le prévenir que son ennemi est plus près de lui qu'il ne le pensait. (*Il sort par la droite.*)

SCENE XIII.

LE VICE-ROI , OFFICIERS , Dames Chasseresses , Piqueurs , Gardes et quelques Villageois ; ensuite les deux Hommes et FERDINAND.

(*Plusieurs chasseurs et chasseresses , le Vice - Roi à leur tête , passent et poursuivent l'animal qu'on a pu entrevoir , fuyant derrière les arbres du parc. (Ce peut être un sanglier.) Quand la chasse est passée , les deux hommes reparaissent en dehors , regardant vers l'endroit par où le Vice-Roi est sorti. Bientôt leur pantomime indique qu'ils le voyent venir seul ; ils se cachent derrière les arbres.*)

(*Le Vice-Roi rentre seul , fort animé , une pique à la main et se disposant à traverser le théâtre , pour courir d'un autre côté. Les deux hommes saisissent cet instant , et se précipitent sur lui ; il leur échappe d'abord , pousse la grille , arrive sur le devant , les brigands le ressaisissent , le désarment et le terrassent. L'un d'eux va pour le poignarder , quand Ferdinand accourt l'épée à la main.*)

FERDINAND , s'écriant avec fureur.

Misérables ! (*Il charge les deux coquins qui laissent le Vice-Roi pour se défendre , en reculant jusqu'au-delà de la grille. En un*

instant il abat l'un des deux , qui va tomber dans la coulisse , met l'autre en fuite ; il s'élançe à sa poursuite , et on les perd de vue.

SCENE XIV.

LE VICE-ROI, ZAPADOR, Officiers, Gardes et toute la chasse arrivant successivement.

ZAPADOR, à part, en entrant.

Que vois-je ? le coup est manqué !

LE VICE-ROI, à lui-même.

Quel est ce jeune inconnu qu'un si beau zèle anime pour ma défense ?

ZAPADOR, s'approchant.

Ah ! Seigneur, qu'est-il donc arrivé à Votre Altesse ?

LE VICE-ROI.

Vous ici, seigneur Zapador ! Eh bien, apprenez que deux misérables s'étaient appostés là pour m'assassiner.

ZAPADOR.

Grand Dieu ! et c'est mon château qu'ils avaient choisi pour l'exécution de leur horrible dessein ! (à part). Maladroît Antonio, tu me perds !

LE VICE-ROI.

C'est au moment même où leurs poignards étaient levés sur moi, que le ciel m'a envoyé un libérateur qui a frappé l'un des deux à mort et a mis l'autre en fuite. (A sa suite). Je vous en prie, mes amis, courez de ce côté, tâchez de rejoindre mon généreux défenseur pour lui prêter assistance et le prier de venir recevoir les témoignages de ma reconnaissance. (Plusieurs Officiers sortent précipitamment).

ZAPADOR.

Ce n'est donc pas quelqu'un de votre suite, Seigneur ?

LE VICE-ROI.

Non, j'ai remarqué seulement que c'était un jeune homme ; il a prononcé qu'un mot, et cependant vous le dirai-je, le son de cette voix ne m'a pas paru étranger. J'ai cru même un instant... mais c'était une illusion sans doute, mon fils ne peut être ici.

ZAPADOR.

Votre fils, Seigneur !

LE VICE-ROI.

Non, non, ce n'est pas lui. Mon fils a trop de motifs de s'éloigner des lieux où il pourrait me rencontrer. Je l'ai si cruellement traité : trompé par des conseils perfides... Hélas ! j'ai reconnu trop tard mon erreur, puisque mon cher Ferdinand en est encore la victime.

ZAPADOR, à part.

C'est son fils qui l'aurait sauvé ! (haut) Seigneur, que n'ai-je pu prévoir que la chasse vous amènerait cette nuit dans mon parc, j'aurais...

LE VICE-ROI.

Vous me pardonnerez, Zapador, d'avoir violé votre propriété ; si j'avais su plutôt que ce parc vous appartenait...

ZAPADOR.

De grâce, Seigneur, laissez-moi me féliciter maintenant de pou-

voir ainsi plus promptement offrir mon hommage au digne représentant de notre puissant monarque.

LE VICE-ROI, *froidement.*

Seigneur, tant d'empressement...

(*Il est interrompu par un bruit dans la coulisse.*)

SCENE XV.

LAZARILA, ALVARES, INÈS et les Précédens.

LAZARILA, *les premiers mots dans la coulisse, puis entrant en scène, en écartant les gardes qui veulent l'empêcher d'entrer.*

Laissez-moi, laissez-moi. Je veux parler au Vice-Roi. C'est pour affaire qui l'intéresse personnellement.

ZAPADOR, *à part.*

Lazarila ! que vient-elle faire ici ?

LE VICE-ROI, *aux gardes.*

Laissez approcher.

ZAPADOR, *à part, apercevant Inès et Alvares.*

Inès ! et ce vieillard, n'est-ce pas... grand Dieu ! c'est lui-même !

INÈS, *à part.*

Mon tuteur ! je suis perdue. (*Elle se tient à l'écart.*)

LAZARILA, *au Vice-Roi, lui présentant Alvares.*

Seigneur, je vous amène un infortuné qui ne vous est point étranger, et je viens vous donner un avis important.

ALVARES, *bas à Lazarila.*

Zapador en ces lieux !

LAZARILA.

N'importe.

LE VICE-ROI.

Quel est ce pauvre vieillard ?

ALVARES.

Mon cher d'Alziras ne me reconnaît donc pas ?

LE VICE-ROI

Juste ciel ! c'est toi, mon ami ! (*ils s'embrassent.*) Et c'est dans cet état misérable...

ALVARES.

Sorti des cachots de l'Inquisition, j'ai passé dans ceux du barbare Zapador.

LE VICE-ROI.

De Zapador !

ALVARES

Et c'est cette chère enfant qui vient de briser mes fers.

ZAPADOR, *à part.*

Est-il possible !

LE VICE-ROI.

Cette petite Bohémienne !

ALVARES.

Oui, cette petite Bohémienne, qui, par une grâce toute particulière de la providence, se trouve être ma fille que je croyais perdue.

LE VICE-ROI.

Ta fille !

ZAPADOR, *en même tems.*

Sa fille !

ALVARES.

Oui, son âge, ses traits si ressemblans à ceux de sa mère, le lieu, l'époque où elle a été recueillie, une médaille... oh ! oui, oui, c'est ma fille, et ma conviction est complète.

LE VICE-ROI.

L'aimable enfant ! combien je te félicite, mon ami. Mais toi, comment se fait-il ?.. c'est à Zapador, dis-tu, que tu dois ta captivité.

ALVARES.

Après avoir été dénoncé et livré par mon neveu Antonio.

LE VICE-ROI.

Par Antonio !

LAZARILA.

Ce n'est pas tout, seigneur. (*regardant Zapador.*) Cet Antonio et quelqu'un que je vois ici, avaient aussi conspiré contre les jours de Votre Altesse ; mais j'ai appris, en revenant sur mes pas, qu'elle venait d'échapper au fer de deux brigands que je savais envoyés par eux.

ALVARES.

O ciel !

ZAPADOR.

Lazarila est mal informée sans doute.

LAZARILA, *malignement.*

Non, seigneur ; car Lazarila est par fois très-éveillée, quand on croit qu'elle dort.

LE VICE-ROI.

Mais quel est le jeune homme inconnu qui m'a sauvé la vie ?

LAZARILA.

C'est votre fils, seigneur.

LE VICE-ROI.

Mon fils !

LAZARILA.

Instruit par moi du danger que vous couriez, il a tout quitté pour voler à votre défense.

LE VICE-ROI.

Mon fils ! Ah ! qu'il vienne, mes bras lui sont ouverts. (*à Lazarila.*) Mais comment le connaissez-vous ?

LAZARILA.

Hier je l'ai vu dans ce château où depuis deux jours il était retenu par l'amour, sous le déguisement d'un ménestrel.

LE VICE-ROI.

Par l'amour !

ZAPADOR.

Dans mon château ! (*à Inès.*) Inès, serait-ce là ce Ferdinand...
INÈS, *s'approchant.*

Oui, seigneur, le jeune homme des montagnes d'Andalousie.

ZAPADOR.

Perfide ! c'est donc pour vous soustraire à mon autorité que vous, venez auprès du vice-roi ?

INÈS.

Pardon, seigneur, je déteste Antonio que vous voulez me donner pour époux, et je venais implorer protection contre lui et contre vous.

ZAPADOR.

Quelle audace ! suivez-moi, signora, et disposez-vous. . .

LE VICE-ROI.

Zapador, un mot s'il vous plaît.

ZAPADOR, *troublé.*

Seigneur . . .

(*Un bruit se fait entendre au dehors, où l'on entend les cris : C'est lui ! c'est lui !*)

LE VICE-ROI.

Que se passe-t-il là bas ?

INÈS.

Ferdinand ! (*au vice-roi.*) C'est votre fils, seigneur.

LE VICE-ROI.

Mon fils ! mon libérateur !

SCENE XVI ET DERNIÈRE.

FERDINAND et les Précédens.

FERDINAND.

Mon père ! (*Il va pour tomber à ses pieds.*)

LE VICE-ROI.

Eh non, c'est dans mes bras, mon fils. (*Ils s'embrassent.*)

FERDINAND.

Mon père, le second de vos assassins vient à son tour de tomber sous mes coups. Mais vous n'imaginerez pas peut-être quel autre misérable est venu pour le défendre. Antonio Alvarès ! ma fureur a redoublé à sa vue ; il était armé ; la rage de se voir démasqué l'a fait se précipiter sur moi, et nous nous sommes battus avec acharnement. Enfin il a mordu la poussière.

ALVARES *à part.*

Trop juste châtement !

FERDINAND, *continuant.*

Blessé à mort, on l'a transporté non loin de là, dans la maison d'un garde-chasse, où il a voulu faire par écrit l'aveu détaillé de son crime. Il ne cessait en écrivant de maudire Zapador, qui l'avait entraîné dans l'abyme. Voici, mon père, sa déclaration, qu'à peine il a eu le tems de signer.

ZAPADOR, *effrayé à part.*

O ciel !

FERDINAND, *regardant Alvarès.*

Que vois-je ?

LAZARILA *à Ferdinand.*

C'est le seigneur Alvarès. Quand je voulais briser ses fers, le ciel

semblait avertir mon cœur que c'était mon père que j'allais sauver.

FERDINAND.

Votre père !

LAZARILA.

Je ne vous ai point oublié non plus, seigneur (*Elle lui montre Inès.*)

FERDINAND.

Inès ! (*Il court à elle.*)

LE VICE-ROI, tirant Zapador à l'écart.

Zapador, je puis vous perdre.

ZAPADOR.

Me perdre ! peut être.

LE VICE-ROI, lui montrant le papier que lui a remis Ferdinand.

Je le puis, vous dis-je.

ZAPADOR.

Eh bien ! votre dessein, seigneur...

LE VICE-ROI.

Est de garder le silence. Oui, Zapador, mais à une condition : votre pupille allait être aussi votre victime, renoncez à l'instant à tous vos droits sur elle. C'est moi qui veux désormais lui tenir lieu du père recommandable dont le ciel l'a privée trop tôt ; c'est moi qui prendrai soin de lui choisir un époux.

ZAPADOR.

Moi, je consentirais !

LE VICE-ROI.

Oui, Zapador, ou j'appelle ma garde, et vous fais arrêter.

ZAPADOR, se résignant.

Je vois, seigneur, qu'il faut céder à la force ; mais tremblez de vous repentir... (*Il sort furieux.*)

LE VICE-ROI, le quittant.

Je ne vous crains pas. (*à Ferdinand.*) Mon fils, pour réparer le mal que je t'ai fait, je te donne une épouse charmante. (*Montrant Inès.*) La voici.

FERDINAND.

Ma chère Inès ! (*à Lazarila.*) Ah ! Lazarila, c'est à vous que je dois ce comble de félicité.

LE VICE-ROI.

Nous avons tous des grâces à lui rendre.

ALVAREZ, à Lazarila.

O ma fille !

LE VICE-ROI.

Mon cher Alvarès, pourquoi n'ai-je pas pour elle un second fils.

LAZARILA.

Ah ! seigneur, le jour où j'ai déjoué le complot qui menaçait votre tête, où j'ai retrouvé mon père et réuni deux amans, ce jour est le plus beau de ma vie. La petite Bohémienne ne serait pas plus heureuse quand le ciel rassemblerait pour elle tout ce qu'elle a jamais prouvé de bonheur en disant la bonne aventure à tout le monde.

FIN.